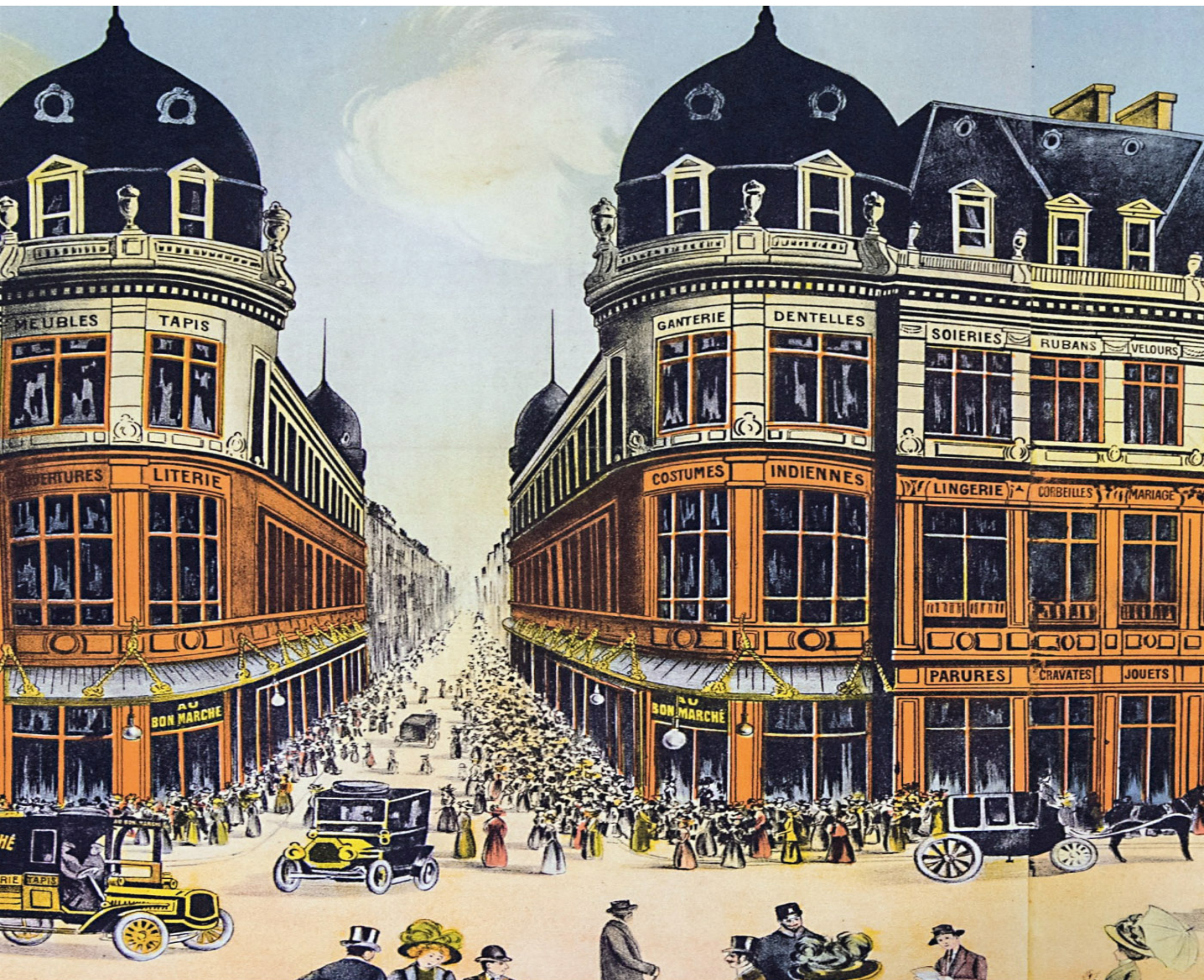


Zola

Au Bonheur des Dames

Préface de Jeanne Gaillard
Édition d'Henri Mitterand

NOUVELLE MISE EN PAGE



classique

Zola

Au Bonheur des Dames

Préface de Jeanne Gaillard

Édition d'Henri Mitterand

NOUVELLE MISE EN PAGE





classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

LES ROUGON-MACQUART
HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE
D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

XI

Émile Zola

Au Bonheur
des Dames

Préface de Jeanne Gaillard

*Édition établie et annotée
par Henri Mitterand*

ÉDITION RÉVISÉE

Gallimard

PRÉFACE

Au Bonheur des Dames est l'histoire d'un grand magasin issu d'une boutique installée depuis le début du siècle rue Neuve-Saint-Augustin. Sous la direction de son chef Octave Mouret, la boutique a d'abord dévoré le pâté de maisons où elle est établie ; en 1869 elle finit par déboucher sur la rue du Dix-Décembre¹, une des belles rues ouvertes par Haussmann dans le quartier de l'Opéra.

Zola a-t-il écrit un documentaire romancé sur la naissance du nouveau commerce ? On pourrait le croire... Bien que les travaux préparatoires du roman n'en disent mot, les magasins du Bonheur à leur apogée ont beaucoup de traits communs avec les magasins de la Paix. Les uns et les autres ont même façade sur la rue du Dix-Décembre avec retour sur les rues Monsigny et de la Michodière ; ils ont été pareillement inaugurés en 1869, les uns le 30 avril, les autres en février ; ils ont également donné dans le fracas du luxe et de la publicité dès leur ouverture. Leur architecture même est analogue : la rotonde d'angle des magasins de la Paix, avec ses arcatures qui laissent deviner la fuite perpendiculaire des galeries telle qu'on la voit sur une ancienne photographie², a son équivalent dans la description où Zola évoque le hall d'entrée « aux glaces claires » d'où partent les galeries du Bonheur.

Cathédrale, nefs, bas-côtés, les mêmes termes se trouvent dans la chronique du Monde Illustré qui relate les beautés du nouveau magasin de la Paix en 1869 et dans la description de Zola en 1882. Conformément à un stéréotype fixé par les bâtiments antérieurs, les grands magasins des années 1860 visent au grandiose mais leur architecture n'est cependant pas téméraire. « Votre rêve superbe d'un grand bazar moderne ne s'applique pas à mon magasin », écrit Zola à Frantz Jourdain, futur architecte de la Samaritaine, le 18 mai 1882, dix jours avant d'entamer la rédaction de son roman ; « mes scènes se passent avant 1870, ajoute-t-il, et je ne puis faire d'anachronisme sans ameuter toute la critique³. »

En fait, les magasins du Bonheur comme ceux de la Paix s'en tiennent à une architecture presque classique. Installés les uns et les autres – à la manière du Louvre – dans une maison de pierre évidée jusqu'à la hauteur du deuxième étage⁴, leur verrière est réduite à l'espace de l'ancienne cour transformée en hall central.

Quelques différences existent bien d'un magasin à l'autre : les « grandes cités industrielles et manufacturières » dont le nom figurait sur les cartouches dans le hall d'entrée des magasins de la Paix ont engendré sur la façade du Bonheur, rue du Dix-Décembre, « un peuple de statues... qui détach[ent] en plein ciel leurs fines silhouettes » (ici) ; Zola a donc renchéri sur la réalité.

Cependant, les magasins de la Paix s'en étaient tenus, au moins pour leur façade, au luxe cossu et sans surprise d'une rue où banques et compagnies d'assurances installées en force demandent à la pierre de taille un témoignage visible de leur puissance. Ils pouvaient d'autant moins étonner le lecteur de 1882-1883 qu'ils venaient de fermer leurs portes en 1881 après treize ans d'une gestion sans gloire.

*Tenu de faire partager à ses lecteurs l'admiration que les contemporains du Second Empire avaient éprouvée pour les « débuts superbes » des magasins de la Paix notamment, Zola, à mesure qu'il écrit, se fait un système de l'anachronisme dont il refusait le principe au début de son travail. Non seulement il anticipe sans scrupule sur l'introduction de l'éclairage électrique dans les grands magasins, sur l'achat dans les pays d'origine des tapis d'Orient, sur l'installation dans quelques magasins d'une galerie de tableaux, etc., mais encore il met l'architecture du Bonheur des Dames au goût du jour dans le chapitre XIV et dernier de son roman*⁵.

*À qui Zola a-t-il emprunté pour embellir sa description du Bonheur ? À tous les magasins, bien sûr, mais pour fédérer des emprunts disparates, il a dû choisir entre les deux esthétiques que lui proposait l'architecture du temps. L'une, conforme aux canons haussmanniens, s'en tenait à un luxe parfois hardi mais toujours solennel. « Je jette des regards autour de moi, écrit Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, je vois le ciel gris et sombre, je vois des maisons remises à neuf, je vois des ombres toutes noires qui s'agitent dans les boulevards interminables. Je vois enfin Paris tel qu'il est et de mon rêve d'artiste je retombe dans la réalité bourgeoise*⁶. » L'immeuble imposant construit sur la place de l'Opéra pour abriter conjointement le Grand Hôtel et la Grande Maison de Blanc justifie la vision de Charles Garnier. Mais déjà, à l'époque où celui-ci écrit, une esthétique nouvelle se fait jour ; presque tous les grands magasins, en pleine prospérité, rajeunissent, en effet, leurs bâtiments anciens, en construisent de nouveaux pour lesquels ils adoptent un type plus moderne d'architecture. À la grisaille de la pierre, à l'uniformité des façades prescrite par les règlements d'Hausmann, ils tendent à opposer la liberté d'un style

coloré qui transforme la façade « avec son luxe bariolé et doré de bazar » en « réclame vivante » (ici) et agrémente les grands halls intérieurs.

En choisissant cette esthétique nouvelle pour embellir le Bonheur, Zola ne suit pas seulement sa propre inclination. Il voit bien que l'art de vivre suggéré par la fête impériale a modifié l'art de voir et que les constructions nouvelles du grand commerce annoncent un art victorieux avant d'être dominant.

Bien qu'il ait récusé, comme on l'a vu, les suggestions de Frantz Jourdain, Zola s'inspire donc très largement des quatre pages de description serrées, agrémentées de dessins, que celui-ci lui avait envoyées⁷ ; il en fait passer la substance et parfois même les termes dans le chapitre XIV du roman où sont décrits les nouveaux bâtiments du Bonheur. Frantz Jourdain, qui n'allait pas tarder à travailler pour la Samaritaine, rêvait pour le Grand Magasin d'un palais de verre et de métal dont la décoration procéderait des matériaux au lieu de les cacher⁸ ; il préconisait en outre pour égayer les surfaces des matériaux colorés dont certains de provenance industrielle, telles les briques émaillées dont la chimie est en train de renouveler les tons.

Zola est d'autant plus incité à risquer l'anachronisme que les magasins du Printemps, incendiés en mars 1881 et reconstruits par Paul Sédille sur des principes analogues à ceux de Frantz Jourdain⁹, suscitent l'admiration. Il n'est pas impossible qu'il ait visité le nouveau Printemps ouvert au public avant même d'être achevé, en octobre 1882, alors qu'il était lui-même en pleine rédaction¹⁰.

Au Bonheur, donc, le fer n'imite point « la pierre ou le bois » et le hall qui, dans les magasins de la Paix, avait seulement les dimensions de la cour centrale est devenu dans le roman un

« énorme vaisseau », traversé de « ponts volants » et d'« escaliers suspendus¹¹ ». Ces derniers sont bien dans tous les magasins de l'époque et Zola avait admiré leur hardiesse au Bon Marché ; mais peut-être les passerelles jetées par Paul Sédille à travers l'espace de la grande nef du Printemps sont-elles à l'origine des charpentes métalliques qui, dans le roman, surplombent les halls du Bonheur au niveau élargi des carrefours (ici).

Zola s'est également rallié à la polychromie qui caractérise la nouvelle architecture commerciale. Les bâtiments du Bonheur s'annoncent donc, dès l'extérieur, par « un parti pris de fraîcheur gaie » qui s'exprime par des revêtements de marbre de couleur, des rehauts de briques émaillées et des motifs de terre cuite. À l'intérieur, la verrière classique est devenue un immense vitrail aux « vitres niellées » dont les couleurs adoucissent le jour zénithal.

Le parti architectural adopté par Zola illustre l'évolution des goûts. Un des problèmes essentiels pour Frantz Jourdain quand il décrit le Grand Magasin dont il rêve, pour Paul Sédille lorsqu'il reconstruit le Printemps, comme pour Octave Mouret lorsqu'il compose un étalage, c'est la « bonne distribution des surfaces colorées » plutôt que la discrétion ou la nuance. Les uns et les autres sont d'un temps où toutes les palettes s'éclaircissent, celle de l'architecte et celle du peintre, comme celle de la couturière ; la couleur et l'éclat ne font plus peur.

Produit tardif de l'Empire, le nouveau style architectural fait systématiquement descendre la fête dans la rue : le Printemps « s'accentue au dehors [sic], dit l'Encyclopédie d'architecture, par des aspects capables de fixer l'attention et dont l'étranger ou le provincial pût rapporter chez lui le souvenir¹² ». Voici donc la fête urbaine, Zola dit la « joie de la rue¹³ » (ici), offerte par les grands magasins à un tout-venant qui ne se confond ni avec le Tout-Paris,

ni avec le peuple des faubourgs. Ce n'est plus la fête aristocratique des beaux jours de l'Empire mais une fête bourgeoise qui s'épanouira vers la fin du siècle, à la Belle Époque.

*

L'importance accordée par Zola à l'architecture n'est pas un simple effet de ses goûts, mais une conséquence des méthodes de vente en usage dans les « bazars », comme on disait alors.

Les grands magasins étaient apparus à Londres avant Paris. Il s'agissait pour eux d'imposer la victoire des textiles industriels, cotonnades de Manchester, draps de Leeds, débités par la boutique à un rythme insuffisant. Les Parisiens ont appris aux Londoniens que la vente n'était pas un métier proprement dit, mais un cérémonial comportant un décor soigné, des manières courtoises qui obligent les commis sans engager la clientèle – et pour la vente un rituel aux figures réglées comme celles d'un ballet : désignation de la vendeuse par le chef de rayon, choix de la marchandise, voyage de la cliente suivie de la vendeuse portant les paquets à travers le magasin, paiement à la caisse, etc. C'est que la distribution des calicots et des lainages n'est pas l'affaire essentielle des grands magasins parisiens comme elle l'est de ceux de Londres. « Les lainages d'Angleterre, les toiles des Flandres, les calicots d'Alsace » garnissent bien les rayons du Bonheur, mais la distribution du luxe et du demi-luxe sur une grande échelle occupe Mouret bien davantage car il doit créer le besoin.

Le temps n'est plus où, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, un grand bazar proposait tout bonnement une quincaillerie produite par l'industrie nouvelle de fer étamé pour remplacer les ustensiles de cuisine d'étain et de terre¹⁴. Au Bonheur des Dames, son nom l'indique, propose d'abord le rêve, tout comme le Paradis des

Dames situé rue de Rivoli, n° 8, ou le Printemps « où tout est nouveau, frais et joli comme le titre » d'après le Bottin de 1869 – et il est probable que s'il n'avait pas hérité son enseigne d'une mercerie fondée en 1808, le Bon Marché aurait choisi un autre intitulé...

Dès les portes d'entrée donc, le décor annonce le royaume de l'illusion ; c'est un salon oriental fait d'un amoncellement de tapis qui accueille les visiteuses lors de la grande vente d'automne au chapitre IV du Bonheur, un décor de « festons... guirlandes... lanternes vénitiennes... étoiles » dessinés par des ombrelles, qui les attend lors de l'exposition des nouveautés d'été au chapitre IX. Combien de femmes se retrouveront avec une ombrelle à trente-neuf sous pour avoir été séduites par un décor de fête de nuit ? combien avec une tenture de Diarbékir « rude » comme un « sayon de berger » pour avoir admiré la « floraison étrange de pivoines et de palmes » (ici) sur un tapis d'Ispahan ? D'autres pièges, divers et parfois subtils, guettent la clientèle à l'intérieur du magasin, tel le rayon de confection pour enfants, créé par Mouret tout exprès pour piéger les femmes à tête froide mais à cœur maternel !

Mais c'est le rôle joué par la soierie qui rend le mieux compte de la stratégie conquérante de Mouret. Mouret veut de la soie, il lui faut de la soie pour gagner les petites bourgeoises. Les « étoffes lourdes¹⁵ » (armures façonnées, damas, brocarts, soies perlées et lamées) sont trop coûteuses et trop fastueuses pour des femmes de condition moyenne et de budget limité ; à la demande des grands magasins donc, les ateliers lyonnais se mettent aux « étoffes-réclame¹⁶ » qui équilibrent la production irrégulière des tissus de haut luxe. Les chefs de rayon passent commande, paient soit comptant, soit dans un délai d'un mois au lieu de trois le boutiquier ; la marchandise est rapidement liquidée et le cycle recommence.

Cependant la victoire du grand magasin sur la boutique ne s'explique pas seulement par des questions de prix et d'approvisionnement. La royauté à la fois changeante et continue des soieries tient au pouvoir d'exaltation qu'elles exercent sur la clientèle féminine. On ne peut attendre des tissus d'usage qui font le plus clair des marchandises du Vieil Elbeuf une mise en scène analogue à celle que Mouret réalise avec les soieries du Bonheur. Dans le carrefour central qui leur appartient de droit, les soieries sont le clou du spectacle à chaque grande vente. Alors que Zola consacre six lignes tristes aux lainages du grand magasin : « mer montante de teintes neutres, de tons sourds... sol noir de décembre », chaque solennité commerciale lui est une occasion de célébrer les soieries ; leurs écroulements évoquent pour lui la beauté colorée d'un paysage impressionniste ; elles lui inspirent un poème dédié aux splendeurs aimables du corps féminin ; et toujours les soieries célèbrent la gloire du Bonheur qui n'est pas seulement le nom du grand magasin mais celui de la faille baptisée Paris-Bonheur, à laquelle Mouret confie le soin de sa fortune et de sa réputation un jour de grande vente au chapitre IV du roman.

Plus encore qu'il n'exprime la sensibilité quasi charnelle de l'auteur, ce lyrisme traduit les effets d'une politique commerciale qui vise à « surprendre » au sens fort du terme des femmes protégées d'elles-mêmes par des habitudes de contrôle et de bienséance. Voici ces femmes « pâles de désir » devant les soieries dont l'éclat est à l'image des plaisirs défendus, les voici « prises dans le débordement d'un pareil luxe et avec l'irrésistible envie de s'y jeter et de s'y perdre » (ici).

L'emprise des grands magasins donne lieu, au début des années 1880, à une littérature bien connue de Zola¹⁷. « Exhibitions enivrantes... chatolement d'étoffes... mirages étourdissants...

séductions implacables », écrit Pierre-Louis Giffard dans un livre sur les grands magasins paru en 1882¹⁸. À peu de chose près, ce sont là les expressions de Zola. Et Pierre-Louis Giffard d'évoquer le rôle corrupteur des grands magasins, les épidémies de vol et les névroses dues aux « Grands Bazars », les mœurs dissolues des vendeuses, cocodettes ou « gourgandines » pour la plupart, tous les éléments que l'on retrouve dans *Au Bonheur des Dames*.

Cependant les analogies de langage et de description ne doivent pas cacher entre Zola et ses contemporains des différences de pensée fondamentales. Le concert d'imprécations que soulève le grand magasin est le concert de la peur. Comment préserver les femmes de la tentation ? Prévenir la ruine des foyers et les vertus d'économie traditionnelles dans la petite bourgeoisie ? Ce sont les questions que se posent les moralistes improvisés suscités par le spectacle des grands magasins... « S'il fallait choisir un coupable, écrit Pierre-Louis Giffard, et choisir entre le bazar qui racole la femme et la femme qui se précipite vers le Grand Bazar, j'accuserais la femme, a priori... » Et il conclut : « Il faut instruire la femme » – des vertus d'économie bien entendu. Moyen candide, explicable en ces temps où Camille Sée fonde les premiers lycées féminins ; il ne convainc pas Zola. On ne peut pas accuser une « machine » commerciale, ni même la femme en général.

Pour lui, les méfaits du grand magasin sont d'abord imputables au désir de paraître, à la vanité des bourgeoises « en chapeau » qui forment le plus clair de la clientèle. En outre, si le grand magasin est bien pour Zola comme pour Giffard le « minotaure » à « la force incalculable », le « monstre irrésistible », il est aussi et surtout la vie pour Zola. Dans l'alacrité du récit, dans le lyrisme des descriptions du Bonheur percent un goût de l'avenir et l'acceptation d'une morale nouvelle dont les traits sont encore à définir.

*

La mise en scène dont le grand magasin est le théâtre dans le roman comme dans la réalité trouve sa fin moins en elle-même que dans la recherche du profit. Au Bonheur des Dames est la première œuvre de Zola où les mécanismes capitalistes jouent un rôle de premier plan. Finie la vision romantique qui dans La Curée associait la réussite de Saccard à des combinaisons louches, à des personnages douteux. La moralité de Mouret n'est pas en cause, sa réussite fondée sur l'observance des règles du commerce n'a rien de louche.

On ne peut pas non plus expliquer la réussite des grands magasins par des complaisances politiques. En 1869, la presse républicaine accusait Chauchard, le protégé des Pereire, de connivence avec le régime pour avoir distribué des violettes, emblème bonapartiste, en période préélectorale ; cependant, l'Empire tombé, Jaluzot, républicain modéré – mais républicain tout de même –, continue de distribuer des violettes aux clientes du Printemps. Il faut donc chercher d'autres causes aux largesses de Chauchard et de Jaluzot, elles se trouvent dans le système de vente.

Au centre de ce système, la rotation rapide des marchandises dont le grand magasin accélère la vente par la distribution de primes, les violettes par exemple. Zola s'est renseigné ; alors que dans les boutiques le stock se renouvelle deux fois par an environ, au Louvre le rayon de modes renouvelle cinquante-quatre fois son stock dans l'année et quatre fois le rayon des soieries¹⁹. Le baron Hartmann, alias Pereire, à qui Mouret vient d'expliquer la rotation des marchandises, résume en ces termes la méthode de vente des grands magasins : vendre « bon marché pour vendre beaucoup » et vendre « beaucoup pour vendre bon marché » (ici). Ce système dit « à l'américaine » (?) par Pierre-Louis Giffard fonde la supériorité

du grand magasin sur la boutique, obligée, elle, de vendre cher parce qu'elle ne peut pas vendre beaucoup.

Invité à la croissance par son principe même, le grand magasin s'efforce d'élargir sa clientèle à l'ensemble de la bourgeoisie, depuis la femme riche qui veut le luxe à bon prix jusqu'à la femme besogneuse qui achète l'illusion du luxe. Mouret, dont Zola a voulu faire un chef de maison exemplaire – il est des « gaillards » qui « comprennent joliment leur époque » –, joue de toute la gamme de séduction dont disposent les grands magasins du temps pour augmenter ses ventes. À l'inverse des Monoprix actuels qui tablent sur un petit nombre de modèles pour réduire leurs prix, il mise sur la diversité des articles et des comptoirs pour séduire une clientèle elle-même diverse.

Cependant le petit commerce du voisinage tremble quand il voit les « calicots » se mettre « à vendre des savons et des galoches » (ici)... Le grand magasin le menaçait peu lorsqu'il se bornait à débiter des « nouveautés », c'est-à-dire des tissus²⁰ comme c'était le cas autour de 1860 ; il coalise les boutiquiers contre lui en devenant un bazar. La liste des « victimes » fournie au chapitre XIII à l'occasion de l'enterrement de Geneviève Baudu et de sa mère donne la mesure de la concurrence subie par la boutique ; Zola cite un bonnetier, un bimbelotier, un gantier, un marchand de meubles, un parfumeur, un marchand de fleurs et plumes, une modiste, sans oublier bien sûr Baudu et Bourras qui vendent respectivement des parapluies et de la draperie.

Ces données diverses montrent à la fois l'impérialisme du nouveau commerce et sa marge étroite de réussite. Le grand magasin prospère seulement à Paris jusqu'à la fin du siècle parce que Paris est alors la seule ville de France à proposer une concentration bourgeoise et un désir de paraître suffisants pour

risquer le commerce de la nouveauté sur une pareille échelle. Dans les capitales de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud, l'obstacle est le même que dans la province française : peu de bourgeoisie, résistance des mentalités à la dépense non rentable. Le grand magasin n'y est donc ni possible, ni aisément compréhensible. Au point qu'un critique allemand, Theophil Zolling, a cru devoir expliquer à ses lecteurs germaniques ce qu'était un grand magasin parisien pour leur rendre le roman de Zola accessible²¹.

*

Toutefois, l'épopée qui oppose le grand magasin à la boutique dans Au Bonheur des Dames n'est pas tout entière fondée sur la différence du système des ventes, ni même sur l'inégalité des capitaux.

Qu'il y ait alliance entre le Paris moderne et le grand magasin, cela ne fait pas de doute pour Zola ; que le goût du grand magasin aille de pair chez lui avec une admiration précoce pour l'urbanisme du Second Empire, cela ne fait pas de doute pour le lecteur. Dans La Curée, dès 1871, à une époque où le dénigrement de l'œuvre haussmannienne est de règle chez les républicains, Zola décrit déjà en poète la « trouée claire » des grandes avenues, bordées d'une « double rangée ininterrompue de grands magasins ». « Les courants de foule piétinant et bourdonnant, ajoute Zola, emplissaient peu à peu [René et Maxime] d'une sensation de perfection dans la vie de la rue. » Cette description annonce celle de la rue du Dix-Décembre le jour où sont inaugurés les nouveaux magasins du Bonheur.

L'opposition sur laquelle se fonde Au Bonheur des Dames entre le Paris ancien et la boutique d'une part, le Paris moderne et le

grand magasin de l'autre, est-elle, cependant, aussi absolue qu'il le suppose ? On peut en douter...

Les rues de douze mètres de large²² qui avaient fait l'orgueil des gouvernements antérieurs, les voilà détrônées par les voies haussmanniennes où, comme dans la rue du Dix-Décembre, six équipages peuvent rouler de front²³ ; voilà qu'elles soufflent un « air humide » qui glace Denise le soir de son arrivée à Paris – parce qu'il glace Zola lui-même. On peut croire, à lire les descriptions du Bonheur, que ces rues ont ignoré la vie, la gaieté, l'innovation. Pas du tout. Ce sont bien des voies étroites mais de grand passage qui ont attiré le commerce de luxe et de demi-luxe jusqu'aux percements du Second Empire. Épaulé par les spéculateurs de l'époque, les Pereire en particulier, qui aménagent fastueusement les alentours de l'Opéra, le Second Empire vise à faire de Paris la capitale de la mode et du luxe, de même que Londres est celle de la finance et de l'entrepôt. Mais il faut pour cela que le commerce se montre ; avec ses immeubles cossus mais « dépourvus de la tenue et des décorations exigées par les constructions modernes²⁴ », avec ses rues étroites et ses boutiques profondes, le quartier Gaillon est devenu impropre à ce rôle.

Le haut commerce commence donc à désertier les vieilles rues du II^e arrondissement. Pour fonder la première maison de couture française, en 1857-1858, avant les percées donc, Worth ne quitte pas seulement Gagelin qui tenait commerce de frivolités diverses rue de Richelieu²⁵. Il abandonne aussi le cœur du II^e arrondissement et s'installe rue de la Paix, dans un quartier riche et cosmopolite qui fait alors les beaux jours et les nuits joyeuses de la « vie parisienne ».

Quant aux grands magasins, ils recherchent le voisinage des boulevards et de la gare Saint-Lazare. Tout n'est pas facile pour eux

sur les voies nouvelles ; les magasins de la Paix, prototypes du Bonheur, serrés de près sur la rue du Quatre-Septembre par la banque et les assurances, ont dû laisser la place, en 1881, à une certaine Banque Foncière. Qui peut se douter en revanche à la lecture du Bonheur que le quartier Vivienne, limitrophe du quartier Gaillon, est signalé dans les guides en 1860 encore comme le centre même du commerce de luxe ? que la rue « Neuve »-Saint-Augustin, site primitif du Bonheur, attirait le commerce de nouveautés avant d'être supplantée par la rue du Dix-Décembre qui lui est parallèle ? Comment se douter encore que des propriétaires ingénieux ont percé des pâtés compacts de maisons dans ce quartier avec des passages couverts de verrières, dont les boutiques au « luxe un peu cher », selon un guide de 1828, ont enchanté les élégants et les élégantes de la première moitié du siècle ? Il faut savoir enfin que les vieilles rues du II^e arrondissement de Paris n'ignoraient pas le grand magasin sous sa forme la plus moderne, témoin Le Coin de rue fondé rue Montesquieu sous la monarchie de Juillet et qui développe au cours des années 1860 un grand hall aérien d'un modernisme beaucoup plus vigoureux que celui du Bonheur des Dames.

La crise décrite par Zola frappe donc autour de 1880 un quartier en pleine vie. Les boutiquiers en ont accusé la concurrence des grands magasins et les percées qui se poursuivent dans le quartier jusqu'à l'ouverture de l'avenue de l'Opéra en 1877. Mais percées et grands magasins manifestent un dessein qui bouleverse tout le commerce du II^e arrondissement et détruisent un équilibre antérieur. « Autour du nouvel Opéra, s'exclame Thiers à la Chambre le 23 février 1869, on a ouvert trois grandes voies sans nécessité aucune. Pourquoi donc les a-t-on ouvertes ? Est-ce pour ruiner la rue de Richelieu ? Est-ce pour diminuer la circulation et les affaires

dans la rue de la Paix ? » La rue de la Paix, plus large et mieux située comme nous venons de le dire, tirera son épingle du jeu, mais non pas la rue de Richelieu.

En effet, un magasin qui meurt sur les avenues récentes est aussitôt remplacé ; dans les vieilles rues du II^e arrondissement la mort est définitive. La faillite en 1866 du Grand Colbert de la rue Vivienne avec près d'un million de dettes, la disparition du Coin de rue au n^o 8 de la rue Montesquieu en 1881 profitent seulement aux grands magasins installés sur les voies haussmanniennes qui sont maintenant les rues passantes.

Mais alors la ruine des Bourras et des Baudu ? Leur présence dans les vieilles rues tronquées par les travaux d'Haussmann, désertées par le beau commerce, a désormais beaucoup moins de raison d'être. Le quartier a changé de peau ; son ombre attire toute une population d'emballeurs, de fournisseurs, de couturières en chambre, de modistes, d'employés surtout, qui vivent plus ou moins du grand magasin émigré vers les avenues voisines. C'est la ruine pour les boutiques anciennes car la population nouvelle a besoin de logeurs, de marchands de soupe, de boulangers, de cordonniers. Les volets qui se sont fermés sur les vitrines du Vieil Elbeuf risquent fort de se relever sur une gargote ou un atelier de tapissier, satellite du « grand bazar ». Il n'y a donc pas mort du commerce mais mutation dont la boutique traditionnelle fait les frais. Avant même la crise économique qui s'ouvre en 1882, l'année où paraît le roman de Zola, faillites et fermetures se multiplient dans le II^e arrondissement. Elles ne concernent pas toutes la boutique, mais celles de la boutique font nombre et leurs victimes savent se faire entendre.

La manifestation contre le Bonheur des Dames dont l'enterrement de Geneviève est l'occasion au chapitre XIII du roman

laisse présager l'action concertée des marchands de nouveautés quelques années plus tard. Dès 1881, trois mille habitants du II^e arrondissement réunis à l'Alcazar demandent des lois contre les grands magasins²⁶. En 1887-1888, les boutiquiers du II^e arrondissement fondent une « ligue syndicale du commerce et de l'industrie » qui fera quelque bruit. Et leur journal *La Revendication* reproduit de manière presque hallucinante les types d'hommes, les mentalités, voire le langage des boutiquiers de Zola. Il tonne contre les « maisons monstres » ou « Grands Bazars », contre « la féodalité nouvelle », contre la tour Eiffel symbole coûteux d'un âge de fer dont le sort du petit commerce atteste la dureté, contre les « habits de couleur » pour hommes, manifestation d'une mode changeante qui fait le jeu des grands magasins, contre « les silences de la presse esclave » des Grands Bazars auxquels est vendue la quatrième page des journaux, contre la construction éventuelle d'un métro : « Que deviendrons-nous quand, grâce au métropolitain, en cinq minutes on sera chez vous²⁷ ? »

Au point que le lecteur d'*Au Bonheur des Dames* peut s'interroger sur ce qu'a voulu faire Zola : seulement peindre un milieu ? ou bien, allant au-delà, analyser la crise de société dont les effets secouent particulièrement le II^e arrondissement de Paris, le plus transformé de la capitale par les travaux d'Hausmann²⁸ ?

*

Contrairement à ce que pourrait laisser croire une documentation méticuleuse, Zola a couvert sa fidélité au réel par un démarquage d'ensemble. Opération nécessaire, la mutation du quartier Gaillon, dont ses croquis montrent qu'il le connaissait

bien, était pour lui le point de départ d'une épopée sur un thème émouvant : la fin et la naissance d'un monde.

Zola ne s'est donc pas borné à concentrer l'action sur le duel qui oppose le grand magasin et la boutique ; il a vieilli la boutique et, malgré le refus de l'anachronisme qu'il opposait aux suggestions de Frantz Jourdain, rajeuni le grand magasin. Le critique Louis Desprez avait raison d'écrire à Zola en 1883 qu'il trouvait le Vieil Elbeuf « trop 1820 ». Bien sûr, il l'est ; si Zola s'est inspiré du Chat qui pelote de Balzac paru en 1829, c'est pour que la boutique n'apparaisse point comme l'ancêtre et le prototype du grand magasin mais comme son antithèse. Le rajeunissement qui, dans la réalité, assurera à la boutique une assez jolie survie est donc présenté dans le roman comme inutile et ruineux.

La boutique et le passé qu'elle représente occupent d'ailleurs beaucoup moins Zola que le grand magasin et l'avenir. Les années 1880 pendant lesquelles Zola écrit *Au Bonheur des Dames* sont des années de fondation. La III^e République est en train de se donner des lois essentielles, elle met en place le personnel républicain, il lui reste à réaliser l'harmonie sociale que le Second Empire n'a pas su créer.

Tout au long d'*Au Bonheur des Dames*, le lecteur chemine sur la route d'un progrès qui oblige l'auteur à corriger ses métaphores et à infléchir son dessein initial. « Monstre » dévorant devenu bienfaisant, le grand magasin moule le progrès commercial comme il a broyé le monde ancien : le lyrisme « ébloui » de l'exposition de blanc l'emporte sur les images infernales. Du coup, les premiers rôles sont aussi inversés. Dans le projet primitif de Zola, le héros du roman est Octave Mouret, l'homme qui « comprend » son temps. Dans le roman, le personnage de Denise prend peu à peu une importance qui répond à l'infléchissement de l'action. Mouret avait

créé la mécanique commerciale, Denise plie celle-ci au bien-être de tous et prépare le passage au « phalanstère du négoce », comme il est dit ici. Zola n'a inventé ni l'idée ni la chose. Autour des années 1880, les initiatives sociales des grands magasins ont réveillé l'utopie. C'est bien évidemment à Mme Boucicaut que Zola emprunte les initiatives diverses grâce auxquelles Denise est en train de faire du Bonheur des Dames « une cité du travail » se suffisant à elle-même pour ses « plaisirs et [ses] besoins » (ici). Mais la politique de Mme Boucicaut n'est pas unique ; Ruel, fondateur du Bazar de l'Hôtel de Ville, crée rue de la Verrerie un restaurant coopératif très analogue au restaurant phalanstérien ouvert à Grenoble autour de 1848 ; Jaluzot du Printemps, lui, gère la « Caisse de Prévoyance des dames et des demoiselles du Commerce ».

Et ne voilà-t-il pas que les « rouffionnes » (les employées) du Bonheur, mal embouchées et de mœurs dissolues, est-il dit au début du roman, apprennent l'anglais et se mettent à pomponner leur chambre, que les commis abandonnent les beuglants pour les cercles... Somme toute, on pourrait dire que Zola, avec Au Bonheur des Dames, cautionne l'utopie et l'illusion des philanthropes de son temps.

Embourgeoisement ou « socialisme dans la bonne acception du terme », comme l'écrit un charmant agenda publicitaire du Bon Marché datant des années 1900²⁹ ? La distinction n'est pas bien claire pour l'auteur d'Au Bonheur des Dames. Mais la volonté d'optimisme qui a poussé Zola à faire de son roman « le poème de l'activité moderne » l'amène également à parier pour de « vastes sociétés ouvrières » dont les grands magasins sont « l'embryon » (ici). Le mécanisme darwiniste selon lequel « l'œuvre de vie veut la mort pour continuelle semence » auquel Zola paraissait adhérer se

*trouverait donc enrayé par une harmonie sociale sans faille...
Illusion que la société française des années 1880, à laquelle la
République commence d'enseigner non pas le progrès mais la
religion du progrès, nourrit encore elle-même.*

JEANNE GAILLARD

1. Actuellement rue du Quatre-Septembre.
2. Voir Bernard Marrey, *Les Grands Magasins*, Picard, 1979, p. 53.
3. Zola, *Correspondance*, t. IV, Les Presses de l'Université de Montréal et le CNRS éd., 1978.
4. Pour les magasins de la *Paix*, voir la description cadastrale, Archives de la Seine, DP 4, 1876, 8 rue de la Michodière.
5. Bibliothèque nationale, Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises 10278, dossier préparatoire du roman.
6. Charles Garnier, *À travers les arts. Causeries et mélanges*, Librairie Hachette, 1879.
7. Voir dossier préparatoire déjà cité.
8. Sur la note qu'il rédige pour Zola, il dessine des volutes de fer ou de fonte.
9. Comme on peut le voir d'après une conférence de Paul Sédille : « L'architecture contemporaine et les industries d'art qui s'y rattachent », conférence faite au palais de l'Industrie, le 23 octobre 1884.
10. Première allusion indirecte au *Printemps* au chapitre VIII du *Bonheur* : Mouret fait travailler de nuit à l'agrandissement de son magasin comme l'avait fait Paul Sédille, l'année précédente.
Dans les chapitres suivants, le *Printemps*, c'est les *Quatre Saisons* (nom du groupe de statues qui orne la porte principale du nouveau *Printemps*, rue du Havre). Il arrive d'ailleurs que Zola écrive *Printemps* pour *Quatre Saisons* dans le dossier préparatoire du roman déjà cité – au feuillet 191 par exemple.
11. Voir dossier préparatoire déjà cité.
12. *Encyclopédie d'architecture*, troisième série, 1885.
13. L'expression dans le roman s'applique non à l'architecture, mais à la décoration extérieure du magasin, drapeaux, étalages, etc.
14. Bazar installé aux n^{os} 18-20, construit en 1837. Le bâtiment avec trois grandes arcades encadrées de deux portails au rez-de-chaussée et deux étages de

baies vitrées annonçait l'architecture des grands magasins. Un commerce d'articles de ménage s'y était installé autour de 1850.

15. Dans le commerce de gros, le prix des soieries est déterminé par le poids de la pièce de tissu, la façon et l'origine de la soie. Les soies de Chine et du Japon sont moins chères, mais le catalogue du *Bon Marché* daté de 1866 les propose tout de même – « pour ce qu'elles sont ».

16. Ernest Pariset, *Histoire de la fabrique lyonnaise*, Imprimerie Rey, 1901.

17. Les grands magasins sont à la mode à cause de leur prospérité, de la loi sur les patentes de 1880, de l'incendie du *Printemps* de 1881, de la peur que la concurrence des « grands bazars » soulève parmi les boutiquiers.

18. Livre signalé à Zola par trois personnes au moins, dont son ami Paul Alexis dans une lettre du 3 juin 1882.

19. Bibliothèque nationale, Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises 10277, dossier préparatoire du roman.

20. Peu de petits magasins vendent de la soie parce que ce type de marchandise exige une forte mise de fonds. Robineau, ancien chef de rayon au *Bonheur*, investit « quarante mille francs », soit les deux tiers de son avoir, dans le rayon de soie de sa boutique quand il s'installe, soit environ vingt millions de centimes actuels (p. 235).

21. Theophil Zolling, *Die Gegenwart*, n° 23-12, 24 mars 1883, p. 185-187. Renseignement communiqué par Yves Chevrel, auteur d'une thèse sur *Le Roman et la nouvelle naturalistes français en Allemagne (1870-1913)* soutenue en juin 1979.

22. C'est la largeur approximative de la rue Rambuteau (douze à treize mètres selon les endroits), la largeur de la rue de Richelieu. La rue Saint-Augustin a dix mètres de large.

23. Rue de vingt mètres de large.

24. Cadastre de la rue de la Michodière, Archives de la Seine, DP 4, 1876.

25. Gagelin avait été la seule maison française de sa catégorie à obtenir une médaille d'or à l'Exposition de Londres de 1851.

26. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, série 1929.

27. Voir les numéros suivants de *La Revendication* énumérés dans l'ordre des citations : 6 décembre 1890, 30 mai 1888, 9 février 1890, 7 février 1889, 2 mai 1889, 7 novembre 1888, 11 octobre 1888.

28. Anthony Sutcliffe, dans *The Autumn of central Paris* (E. Arnold éd., Londres, 1970), donne des statistiques probantes sur l'ampleur des transformations dont le II^e arrondissement et le quartier Gaillon ont été le théâtre.

29. Bibliothèque nationale, Fol. Z. Le Senne 412.

AU BONHEUR
DES DAMES

Chapitre I

Denise était venue à pied de la gare Saint-Lazare, où un train de Cherbourg l'avait débarquée avec ses deux frères, après une nuit passée sur la dure banquette d'un wagon de troisième classe. Elle tenait par la main Pépé, et Jean la suivait, tous les trois brisés du voyage, effarés et perdus au milieu du vaste Paris, le nez levé sur les maisons, demandant à chaque carrefour la rue de la Michodière, dans laquelle leur oncle Baudu demeurait. Mais, comme elle débouchait enfin sur la place Gaillon, la jeune fille s'arrêta net de surprise.

— Oh ! dit-elle, regarde un peu, Jean !

Et ils restèrent plantés, serrés les uns contre les autres, tout en noir, achevant les vieux vêtements du deuil de leur père. Elle, chétive pour ses vingt ans, l'air pauvre, portait un léger paquet ; tandis que, de l'autre côté, le petit frère, âgé de cinq ans, se pendait à son bras, et que, derrière son épaule, le grand frère, dont les seize ans superbes florissaient, était debout, les mains ballantes.

— Ah bien ! reprit-elle après un silence, en voilà un magasin !

C'était, à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les

étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'octobre. Huit heures sonnaient à Saint-Roch, il n'y avait sur les trottoirs que le Paris matinal, les employés filant à leurs bureaux et les ménagères courant les boutiques. Devant la porte, deux commis, montés sur une échelle double, finissaient de pendre des lainages, tandis que, dans une vitrine de la rue Neuve-Saint-Augustin, un autre commis, agenouillé et le dos tourné, plissait délicatement une pièce de soie bleue. Le magasin, vide encore de clientes, et où le personnel arrivait à peine, bourdonnait à l'intérieur comme une ruche qui s'éveille.

— Fichtre ! dit Jean. Ça enfonce Valognes... Le tien n'était pas si beau.

Denise hochait la tête. Elle avait passé deux ans là-bas, chez Cornaille, le premier marchand de nouveautés de la ville ; et ce magasin rencontré brusquement, cette maison énorme pour elle, lui gonflait le cœur, la retenait, émue, intéressée, oublieuse du reste. Dans le pan coupé donnant sur la place Gaillon, la haute porte, toute en glace, montait jusqu'à l'entresol, au milieu d'une complication d'ornements, chargés de dorures. Deux figures allégoriques, deux femmes riantes, la gorge nue et renversée, déroulaient l'enseigne : *Au Bonheur des Dames*. Puis, les vitrines s'enfonçaient, longeaient la rue de la Michodière et la rue Neuve-Saint-Augustin, où elles occupaient, outre la maison d'angle, quatre autres maisons, deux à gauche, deux à droite, achetées et aménagées récemment. C'était un développement qui lui semblait sans fin, dans la fuite de la perspective, avec les étalages du rez-de-chaussée et les glaces sans tain de l'entresol, derrière lesquelles on voyait toute la vie intérieure des comptoirs. En haut, une demoiselle, habillée de soie, taillait un crayon, pendant que, près d'elle, deux autres déplaient des manteaux de velours.

— *Au Bonheur des Dames*, lut Jean avec son rire tendre de bel adolescent, qui avait eu déjà une histoire de femme à Valognes. Hein ? c'est gentil, c'est ça qui doit faire courir le monde !

Mais Denise demeurait absorbée, devant l'étalage de la porte centrale. Il y avait là, au plein air de la rue, sur le trottoir même, un éboulement de marchandises à bon marché, la tentation de la porte, les occasions qui arrêtaient les clientes au passage. Cela partait de haut, des pièces de lainage et de draperie, mérinos, cheviottes, molletons, tombaient de l'entresol, flottantes comme des drapeaux, et dont les tons neutres, gris ardoise, bleu marine, vert olive, étaient coupés par les pancartes blanches des étiquettes. À côté, encadrant le seuil, pendaient également des lanières de fourrure, des bandes étroites pour garnitures de robe, la cendre fine des dos de petit-gris, la neige pure des ventres de cygne, les poils de lapin de la fausse hermine et de la fausse martre. Puis, en bas, dans des casiers, sur des tables, au milieu d'un empilement de coupons, débordaient des articles de bonneterie vendus pour rien, gants et fichus de laine tricotés, capelines, gilets, tout un étalage d'hiver aux couleurs bariolées, chinées, rayées, avec des taches saignantes de rouge. Denise vit une tartanelle à quarante-cinq centimes, des bandes de vison d'Amérique à un franc, et des mitaines à cinq sous. C'était un déballage géant de foire, le magasin semblait crever et jeter son trop-plein à la rue.

L'oncle Baudu était oublié. Pépé lui-même, qui ne lâchait pas la main de sa sœur, ouvrait des yeux énormes. Une voiture les força tous trois à quitter le milieu de la place ; et, machinalement, ils prirent la rue Neuve-Saint-Augustin, ils suivirent les vitrines, s'arrêtant de nouveau devant chaque étalage. D'abord, ils furent séduits par un arrangement compliqué : en haut, des parapluies,

posés obliquement, semblaient mettre un toit de cabane rustique ; dessous, des bas de soie, pendus à des tringles, montraient des profils arrondis de mollets, les uns semés de bouquets de roses, les autres de toutes nuances, les noirs à jour, les rouges à coins brodés, les chair dont le grain satiné avait la douceur d'une peau de blonde ; enfin, sur le drap de l'étagère, des gants étaient jetés symétriquement, avec leurs doigts allongés, leur paume étroite de vierge byzantine, cette grâce raidie et comme adolescente des chiffons de femme qui n'ont pas été portés. Mais la dernière vitrine surtout les retint. Une exposition de soies, de satins et de velours, y épanouissait, dans une gamme souple et vibrante, les tons les plus délicats des fleurs au sommet, les velours, d'un noir profond, d'un blanc de lait caillé ; plus bas, les satins, les roses, les bleus, aux cassures vives, se décolorant en pâleurs d'une tendresse infinie ; plus bas encore, les soies, toute l'écharpe de l'arc-en-ciel, des pièces retroussées en coques, plissées comme autour d'une taille qui se cambre devenues vivantes sous les doigts savants des commis ; et, entre chaque motif, entre chaque phrase colorée de l'étalage, courait un accompagnement discret, un léger cordon bouillonné de foulard crème. C'était là, aux deux bouts, que se trouvaient, en piles colossales, les deux soies dont la maison avait la propriété exclusive, le Paris-Bonheur et le Cuir d'Or, des articles exceptionnels, qui allaient révolutionner le commerce des nouveautés.

— Oh ! cette faille à cinq francs soixante ! murmura Denise, étonnée devant le Paris-Bonheur.

Jean commençait à s'ennuyer. Il arrêta un passant.

— La rue de la Michodière, monsieur ?

Quand on la lui eut indiquée, la première à droite, tous trois revinrent sur leurs pas, en tournant autour du magasin. Mais, comme elle entra dans la rue, Denise fut reprise par une vitrine, où étaient exposées des confections pour dames. Chez Cornaille, à Valognes, elle était spécialement chargée des confections. Et jamais elle n'avait vu cela, une admiration la clouait sur le trottoir. Au fond, une grande écharpe en dentelle de Bruges, d'un prix considérable, élargissait un voile d'autel, deux ailes déployées, d'une blancheur rousse ; des volants de point d'Alençon se trouvaient jetés en guirlandes ; puis, c'était, à pleines mains, un ruissellement de toutes les dentelles, les malines, les valenciennes, les applications de Bruxelles, les points de Venise, comme une tombée de neige. À droite et à gauche, des pièces de drap dressaient des colonnes sombres, qui reculaient encore ce lointain de tabernacle. Et les confections étaient là, dans cette chapelle élevée au culte des grâces de la femme : occupant le centre, un article hors ligne, un manteau de velours, avec des garnitures de renard argenté ; d'un côté, une rotonde de soie, doublée de petit-gris ; de l'autre, un paletot de drap, bordé de plumes de coq ; enfin, des sorties de bal, en cachemire blanc, en matelassé blanc, garnies de cygne ou de chenille. Il y en avait pour tous les caprices, depuis les sorties de bal à vingt-neuf francs jusqu'au manteau de velours affiché dix-huit cents francs. La gorge ronde des mannequins gonflait l'étoffe, les hanches fortes exagéraient la finesse de la taille, la tête absente était remplacée par une grande étiquette, piquée avec une épingle dans le molleton rouge du col ; tandis que les glaces, aux deux côtés de la vitrine, par un jeu calculé, les reflétaient et les multipliaient sans fin, peuplaient la rue de ces belles femmes à vendre, et qui portaient des prix en gros chiffres, à la place des têtes.

— Elles sont fameuses ! murmura Jean, qui ne trouva rien d'autre pour dire son émotion.

Du coup, il était lui-même redevenu immobile, la bouche ouverte. Tout ce luxe de la femme le rendait rose de plaisir. Il avait la beauté d'une fille, une beauté qu'il semblait avoir volée à sa sœur, la peau éclatante, les cheveux roux et frisés, les lèvres et les yeux mouillés de tendresse. Près de lui, dans son étonnement, Denise paraissait plus mince encore, avec son visage long à la bouche trop grande, son teint fatigué déjà, sous sa chevelure pâle. Et Pépé, également blond, d'un blond d'enfance, se serrait davantage contre elle, comme pris d'un besoin inquiet de caresses, troublé et ravi par les belles dames de la vitrine. Ils étaient si singuliers et si charmants, sur le pavé, ces trois blonds vêtus pauvrement de noir, cette fille triste entre ce joli enfant et ce garçon superbe, que les passants se retournaient avec des sourires.

Depuis un instant, un gros homme à cheveux blancs et à grande face jaune, debout sur le seuil d'une boutique, de l'autre côté de la rue, les regardait. Il était là, le sang aux yeux, la bouche contractée, mis hors de lui par les étalages du *Bonheur des Dames*, lorsque la vue de la jeune fille et de ses frères avait achevé de l'exaspérer. Que faisaient-ils, ces trois nigauds, à bâiller ainsi devant des parades de charlatan ?

— Et l'oncle ? fit remarquer brusquement Denise comme éveillée en sursaut.

— Nous sommes rue de la Michodière, dit Jean, il doit loger par ici.

Ils levèrent la tête, se retournèrent. Alors, juste devant eux, au-dessus du gros homme, ils aperçurent une enseigne verte, dont les lettres jaunes déteignaient sous la pluie : *Au Vieil Elbeuf, draps*

et flanelles, Baudu, successeur de Hauchecorne. La maison, enduite d'un ancien badigeon rouillé, toute plate au milieu des grands hôtels Louis XIV qui l'avoisinaient, n'avait que trois fenêtres de façade ; et ces fenêtres, carrées, sans persiennes, étaient simplement garnies d'une rampe de fer, deux barres en croix. Mais, dans cette nudité, ce qui frappa surtout Denise, dont les yeux restaient pleins des clairs étalages du *Bonheur des Dames*, ce fut la boutique du rez-de-chaussée, écrasée de plafond, surmontée d'un entresol très bas, aux baies de prison, en demi-lune. Une boiserie, de la couleur de l'enseigne, d'un vert bouteille que le temps avait nuancé d'ocre et de bitume, ménageait, à droite et à gauche, deux vitrines profondes, noires, poussiéreuses, où l'on distinguait vaguement des pièces d'étoffe entassées. La porte, ouverte, semblait donner sur les ténèbres humides d'une cave.

— C'est là, reprit Jean.

— Eh bien ! il faut entrer, déclara Denise. Allons, viens, Pépé.

Tous trois pourtant se troublaient, saisis de timidité. Lorsque leur père était mort, emporté par la même fièvre qui avait pris leur mère, un mois auparavant, l'oncle Baudu, dans l'émotion de ce double deuil, avait bien écrit à sa nièce qu'il y aurait toujours chez lui une place pour elle, le jour où elle voudrait tenter la fortune à Paris ; mais cette lettre remontait déjà à près d'une année, et la jeune fille se repentait maintenant d'avoir ainsi quitté Valognes, en un coup de tête, sans avertir son oncle. Celui-ci ne les connaissait point, n'ayant plus remis les pieds là-bas, depuis qu'il en était parti tout jeune, pour entrer comme petit commis chez le drapier Hauchecorne, dont il avait fini par épouser la fille.

— Monsieur Baudu ? demanda Denise, en se décidant enfin à s'adresser au gros homme, qui les regardait toujours, surpris de

leurs allures.

— C'est moi, répondit-il.

Alors, Denise rougit fortement et balbutia :

— Ah ! tant mieux !... Je suis Denise, et voici Jean, et voici Pépé... Vous voyez, nous sommes venus, mon oncle.

Baudu parut frappé de stupéfaction. Ses gros yeux rouges vacillaient dans sa face jaune, ses paroles lentes s'embarrassaient. Il était évidemment à mille lieues de cette famille qui lui tombait sur les épaules.

— Comment ! comment ! vous voilà ! répéta-t-il à plusieurs reprises. Mais vous étiez à Valognes !... Pourquoi n'êtes-vous pas à Valognes ?

De sa voix douce, un peu tremblante, elle dut lui donner des explications. Après la mort de leur père, qui avait mangé jusqu'au dernier sou dans sa teinturerie, elle était restée la mère des deux enfants. Ce qu'elle gagnait chez Cornaille ne suffisait point à les nourrir tous les trois. Jean travaillait bien chez un ébéniste, un réparateur de meubles anciens ; mais il ne touchait pas un sou. Pourtant, il prenait goût aux vieilleries, il taillait des figures dans du bois ; même, un jour, ayant découvert un morceau d'ivoire, il s'était amusé à faire une tête, qu'un monsieur de passage avait vue ; et, justement, c'était ce monsieur qui les avait décidés à quitter Valognes, en trouvant à Paris une place pour Jean, chez un ivoirier.

— Vous comprenez, mon oncle, Jean entrera dès demain en apprentissage, chez son nouveau patron. On ne me demande pas d'argent, il sera logé et nourri... Alors, j'ai pensé que Pépé et moi, nous nous tirerions toujours d'affaire. Nous ne pouvons pas être plus malheureux qu'à Valognes.

Ce qu'elle taisait, c'était l'escapade amoureuse de Jean, des lettres écrites à une fillette noble de la ville, des baisers échangés par-dessus un mur, tout un scandale qui l'avait déterminée au départ ; et elle accompagnait surtout son frère à Paris pour veiller sur lui, prise de terreurs maternelles, devant ce grand enfant si beau et si gai, que toutes les femmes adoraient.

L'oncle Baudu ne pouvait se remettre. Il reprenait ses questions. Cependant, quand il l'eut ainsi entendue parler de ses frères, il la tutoya.

— Ton père ne vous a donc rien laissé ? Moi, je croyais qu'il y avait encore quelques sous. Ah ! je lui ai assez conseillé, dans mes lettres, de ne pas prendre cette teinturerie ! Un brave cœur, mais pas deux liards de tête !... Et tu es restée avec ces gaillards sur les bras, tu as dû nourrir ce petit monde !

Sa face bilieuse s'était éclairée, il n'avait plus les yeux saignants dont il regardait le *Bonheur des Dames*. Brusquement, il s'aperçut qu'il barrait la porte.

— Allons, dit-il, entrez, puisque vous êtes venus... Entrez, ça vaudra mieux que de baguenauder devant des bêtises.

Et, après avoir adressé aux étalages d'en face une dernière moue de colère, il livra passage aux enfants, il pénétra le premier dans la boutique, en appelant sa femme et sa fille.

— Élisabeth, Geneviève, arrivez donc, voici du monde pour vous !

Mais Denise et les petits eurent une hésitation devant les ténèbres de la boutique. Aveuglés par le plein jour de la rue, ils battaient des paupières comme au seuil d'un trou inconnu, tâtant le sol du pied, ayant la peur instinctive de quelque marche traîtresse. Et, rapprochés encore par cette crainte vague, se serrant davantage les uns contre les autres, le gamin toujours

dans les jupes de la jeune fille et le grand derrière, ils faisaient leur entrée avec une grâce souriante et inquiète. La clarté matinale découpait la noire silhouette de leurs vêtements de deuil, un jour oblique dorait leurs cheveux blonds.

— Entrez, entrez, répétait Baudu.

En quelques phrases brèves, il mettait au courant Mme Baudu et sa fille. La première était une petite femme mangée d'anémie, toute blanche, les cheveux blancs, les yeux blancs, les lèvres blanches. Geneviève, chez qui s'aggravait encore la dégénérescence de sa mère, avait la débilité et la décoloration d'une plante grandie à l'ombre. Pourtant, des cheveux noirs magnifiques, épais et lourds, poussés comme par miracle dans cette chair pauvre, lui donnaient un charme triste.

— Entrez, dirent à leur tour les deux femmes. Vous êtes les bienvenus.

Et elles firent asseoir Denise derrière un comptoir. Aussitôt, Pépé monta sur les genoux de sa sœur, tandis que Jean, adossé contre une boiserie, se tenait près d'elle. Ils se rassuraient, regardaient la boutique, où leurs yeux s'habituait à l'obscurité. Maintenant, ils la voyaient, avec son plafond bas et enfumé, ses comptoirs de chêne polis par l'usage, ses casiers séculaires aux fortes ferrures. Des ballots de marchandises sombres montaient jusqu'aux solives. L'odeur des draps et des teintures, une odeur âpre de chimie, semblait décuplée par l'humidité du plancher. Au fond, deux commis et une demoiselle rangeaient des pièces de flanelle blanche.

— Peut-être ce petit monsieur-là prendrait-il volontiers quelque chose ? dit Mme Baudu en souriant à Pépé.

— Non, merci, répondit Denise. Nous avons bu une tasse de lait dans un café, devant la gare.

Et, comme Geneviève regardait le léger paquet qu'elle avait posé par terre, elle ajouta :

— J'ai laissé notre malle là-bas.

Elle rougissait, elle comprenait qu'on ne tombait pas de la sorte chez le monde. Déjà, dans le wagon, dès que le train avait quitté Valognes, elle s'était sentie pleine de regret ; et voilà pourquoi, à l'arrivée, elle avait laissé la malle et fait déjeuner les enfants.

— Voyons, dit tout d'un coup Baudu, causons peu et causons bien... Je t'ai écrit, c'est vrai, mais il y a un an ; et, vois-tu, ma pauvre fille, les affaires n'ont guère marché, depuis un an...

Il s'arrêta, étranglé par une émotion qu'il ne voulait pas montrer. Mme Baudu et Geneviève, l'air résigné, avaient baissé les yeux.

— Oh ! continua-t-il, c'est une crise qui passera, je suis bien tranquille... Seulement, j'ai diminué mon personnel, il n'y a plus ici que trois personnes, et le moment n'est guère venu d'en engager une quatrième. Enfin, je ne puis te prendre comme je te l'offrais, ma pauvre fille.

Denise l'écoutait, saisie, toute pâle. Il insista, en ajoutant :

— Ça ne vaudrait rien, ni pour toi, ni pour nous.

— C'est bien, mon oncle, finit-elle par dire péniblement. Je tâcherai de m'en tirer tout de même.

Les Baudu n'étaient pas de mauvaises gens. Mais ils se plaignaient de n'avoir jamais eu de chance. Au temps où leur commerce marchait, ils avaient dû élever cinq garçons, dont trois étaient morts à vingt ans ; le quatrième avait mal tourné, le cinquième venait de partir pour le Mexique, comme capitaine. Il ne leur restait que Geneviève. Cette famille avait coûté gros, et Baudu s'était achevé, en achetant à Rambouillet, le pays du père

de sa femme, une grande baraque de maison. Aussi toute une aigreur grandissait-elle, dans sa loyauté maniaque de vieux commerçant.

— On prévient, reprit-il en se fâchant peu à peu de sa propre dureté. Tu pouvais m'écrire, je t'aurais répondu de rester là-bas... Quand j'ai appris la mort de ton père, parbleu ! je t'ai dit ce qu'on dit d'habitude. Mais tu tombes là, sans crier gare... C'est très embarrassant.

Il haussait la voix, il se soulageait. Sa femme et sa fille restaient les regards à terre, en personnes soumises qui ne se permettaient jamais d'intervenir. Cependant, tandis que Jean blêmissait, Denise avait serré contre sa poitrine Pépé terrifié. Elle laissa tomber deux grosses larmes.

— C'est bien, mon oncle, répéta-t-elle. Nous allons nous en aller.

Du coup, il se contint. Un silence embarrassé régna. Puis, il reprit d'un ton bourru :

— Je ne vous mets pas à la porte... Puisque vous êtes entrés maintenant, vous coucherez toujours en haut, ce soir. Nous verrons après.

Alors, Mme Baudu et Geneviève comprirent, sur un regard, qu'elles pouvaient arranger les choses. Tout fut réglé. Il n'y avait point à s'occuper de Jean. Quant à Pépé, il serait à merveille chez Mme Gras, une vieille dame qui habitait un grand rez-de-chaussée, rue des Orties, où elle prenait en pension complète des enfants jeunes, moyennant quarante francs par mois. Denise déclara qu'elle avait de quoi payer le premier mois. Il ne restait donc qu'à la placer elle-même. On lui trouverait bien une place dans le quartier.

— Est-ce que Vinçard ne demandait pas une vendeuse ? dit Geneviève.

— Tiens ! c'est vrai ! cria Baudu. Nous irons le voir après déjeuner. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Pas un client n'était venu déranger cette explication de famille. La boutique restait noire et vide. Au fond, les deux commis et la demoiselle continuaient leur besogne avec des paroles chuchotées et sifflantes. Pourtant, trois dames se présentèrent, Denise resta seule un instant. Elle baisa Pépé, le cœur gros, à l'idée de leur prochaine séparation. L'enfant, câlin comme un petit chat, cachait sa tête, sans prononcer une parole. Quand Mme Baudu et Geneviève revinrent, elles le trouvèrent bien sage, et Denise assura qu'il ne faisait jamais plus de bruit : il restait muet les journées entières, vivant de caresses. Alors, jusqu'au déjeuner, toutes trois parlèrent des enfants, du ménage, de la vie à Paris et en province, par phrases courtes et vagues, en parentes un peu embarrassées de ne pas se connaître. Jean était allé sur le seuil de la boutique et n'en bougeait plus, intéressé par la vie des trottoirs, souriant aux jolies filles qui passaient.

À dix heures, une bonne parut. D'ordinaire, la table était servie pour Baudu, Geneviève et le premier commis. Il y avait une seconde table à onze heures pour Mme Baudu, l'autre commis et la demoiselle.

— À la soupe ! cria le drapier, en se tournant vers sa nièce.

Et, comme tous étaient assis déjà dans l'étroite salle à manger, derrière la boutique, il appela le premier commis qui s'attardait.

— Colomban !

Le jeune homme s'excusa, ayant voulu finir de ranger les flanelles. C'était un gros garçon de vingt-cinq ans, lourd et madré.

Sa face honnête, à la grande bouche molle, avait des yeux de ruse.

— Que diable ! il y a temps pour tout, disait Baudu, qui, installé carrément, découpait un morceau de veau froid, avec une prudence et une adresse de patron, pesant les minces parts du coup d'œil, à un gramme près.

Il servit tout le monde, coupa même le pain. Denise avait pris Pépé auprès d'elle, pour le faire manger proprement. Mais la salle obscure l'inquiétait ; elle la regardait, elle se sentait le cœur serré, elle qui était habituée aux larges pièces, nues et claires, de sa province. Une seule fenêtre ouvrait sur une petite cour intérieure, communiquant avec la rue par l'allée noire de la maison ; et cette cour, trempée, empestée, était comme un fond de puits, où tombait un rond de clarté louche. Les jours d'hiver, on devait allumer le gaz du matin au soir. Lorsque le temps permettait de ne pas allumer, c'était plus triste encore. Il fallut un instant à Denise pour accoutumer ses yeux et distinguer suffisamment les morceaux sur son assiette.

— Voilà un gaillard qui a bon appétit, déclara Baudu en constatant que Jean avait achevé son veau. S'il travaille autant qu'il mange, ça fera un rude homme... Mais toi, ma fille, tu ne manges pas ?... Et dis-moi, maintenant qu'on peut causer, pourquoi ne t'es-tu pas mariée à Valognes ?

Denise lâcha son verre qu'elle portait à sa bouche.

— Oh ! mon oncle, me marier ! vous n'y pensez pas !... Et les petits ?

Elle finit par rire, tant l'idée lui semblait baroque. D'ailleurs, est-ce qu'un homme aurait voulu d'elle, sans un sou, pas plus grosse qu'une mauviette, et pas belle encore ? Non, non, jamais elle ne se marierait, elle avait assez déjà de deux enfants.

— Tu as tort, répétait l'oncle, une femme a toujours besoin d'un homme. Si tu avais trouvé un brave garçon, vous ne seriez pas tombés sur le pavé de Paris, toi et tes frères, comme des bohémiens.

Il s'interrompit, pour partager de nouveau, avec une parcimonie pleine de justice, un plat de pommes de terre au lard, que la bonne apportait. Puis, désignant de la cuiller Geneviève et Colomban :

— Tiens ! reprit-il, ces deux-là seront mariés au printemps, si la saison d'hiver est bonne.

C'était l'habitude patriarcale de la maison. Le fondateur, Aristide Finet, avait donné sa fille Désirée à son premier commis Hauchecorne ; lui, Baudu, débarqué rue de la Michodière avec sept francs dans sa poche, avait épousé la fille du père Hauchecorne, Élisabeth : et il entendait à son tour céder sa fille Geneviève et la maison à Colomban, dès que les affaires reprendraient. S'il retardait ainsi un mariage décidé depuis trois ans, c'était par un scrupule, un entêtement de probité : il avait reçu la maison prospère, il ne voulait point la passer aux mains d'un gendre, avec une clientèle moindre et des opérations douteuses.

Baudu continua, présenta Colomban qui était de Rambouillet, comme le père de Mme Baudu ; même il existait entre eux un cousinage éloigné. Un gros travailleur, qui, depuis dix années, trimait dans la boutique, et qui avait gagné ses grades rondement ! D'ailleurs, il n'était pas le premier venu, il avait pour père ce noceur de Colomban, un vétérinaire connu de tout Seine-et-Oise, un artiste dans sa partie, mais tellement porté sur sa bouche, qu'il mangeait tout.

— Dieu merci ! dit le drapier pour conclure si le père boit et court la gueuse, le fils a su apprendre ici le prix de l'argent.

Pendant qu'il parlait, Denise examinait Colomban et Geneviève. Ils étaient à table l'un près de l'autre ; mais ils y restaient bien tranquilles, sans une rougeur, sans un sourire. Depuis le jour de son entrée, le jeune homme comptait sur ce mariage. Il avait passé par les différentes étapes, petit commis, vendeur appointé, admis enfin aux confidences et aux plaisirs de la famille, le tout patiemment, menant une vie d'horloge, regardant Geneviève comme une affaire excellente et honnête. La certitude de l'avoir l'empêchait de la désirer. Et la jeune fille, elle aussi, s'était accoutumée à l'aimer, mais avec la gravité de sa nature contenue, et d'une passion profonde qu'elle ignorait elle-même, dans son existence plate et réglée de tous les jours.

— Quand on se plaît et qu'on le peut, crut devoir dire Denise en souriant, pour se montrer aimable.

— Oui, on finit toujours par là, déclara Colomban, qui n'avait pas encore lâché une parole, mâchant avec lenteur.

Geneviève, après avoir jeté sur lui un long regard, dit à son tour :

— Il faut s'entendre, ensuite, ça va tout seul.

Leurs tendresses avaient poussé dans ce rez-de-chaussée du vieux Paris. C'était comme une fleur de cave. Depuis dix ans, elle ne connaissait que lui, vivait les journées à son côté, derrière les mêmes piles de drap, au fond des ténèbres de la boutique ; et, matin et soir, tous deux se retrouvaient coude à coude, dans l'étroite salle à manger, d'une fraîcheur de puits. Ils n'auraient pas été plus cachés, plus perdus, en pleine campagne, sous des feuillages. Seul un doute, une crainte jalouse devait faire

découvrir à la jeune fille qu'elle s'était donnée à jamais, au milieu de cette ombre complice, par vide de cœur et ennui de tête.

Cependant, Denise avait cru remarquer une inquiétude naissante, dans le regard jeté par Geneviève sur Colomban. Aussi répondit-elle, d'un air d'obligeance :

— Bah ! quand on s'aime, on s'entend toujours.

Mais Baudu surveillait la table avec autorité. Il avait distribué des languettes de brie, et pour fêter ses parents, il demanda un second dessert, un pot de confiture de groseilles, largesse qui parut surprendre Colomban. Pépé, jusque-là très sage, se conduisit mal devant les confitures. Jean, pris d'intérêt pendant la conversation sur le mariage, dévisageait la cousine Geneviève, qu'il trouvait trop molle, trop pâle, et qu'il comparait au fond de lui à un petit lapin blanc, avec des oreilles noires et des yeux rouges.

— Assez causé, et place aux autres ! conclut le drapier, en donnant le signal de se lever de table. Ce n'est pas une raison, quand on se permet un extra, pour abuser de tout.

Mme Baudu, l'autre commis et la demoiselle, vinrent s'attabler à leur tour. Denise, de nouveau, resta seule, assise près de la porte, en attendant que son oncle pût la conduire chez Vinçard. Pépé jouait à ses pieds, Jean avait repris son poste d'observation, sur le seuil. Et, pendant près d'une heure, elle s'intéressa aux choses qui se passaient autour d'elle. De loin en loin, entraient des clients : une dame parut, puis deux autres. La boutique gardait son odeur de vieux, son demi-jour, où tout l'ancien commerce, bonhomme et simple, semblait pleurer d'abandon. Mais, de l'autre côté de la rue, ce qui la passionnait, c'était le *Bonheur des Dames*, dont elle apercevait les vitrines, par la porte ouverte. Le ciel demeurait voilé, une douceur de pluie

attiédissait l'air, malgré la saison ; et, dans ce jour blanc, où il y avait comme une poussière diffuse de soleil, le grand magasin s'animait, en pleine vente.

Alors, Denise eut la sensation d'une machine, fonctionnant à haute pression, et dont le branle aurait gagné jusqu'aux étalages. Ce n'étaient plus les vitrines froides de la matinée ; maintenant, elles paraissaient comme chauffées et vibrantes de la trépidation intérieure. Du monde les regardait, des femmes arrêtées s'écrasaient devant les glaces, toute une foule brutale de convoitise. Et les étoffes vivaient, dans cette passion du trottoir : les dentelles avaient un frisson, retombaient et cachaient les profondeurs du magasin, d'un air troublant de mystère ; les pièces de drap elles-mêmes, épaisses et carrées, respiraient, soufflaient une haleine tentatrice ; tandis que les paletots se cambraient davantage sur les mannequins qui prenaient une âme, et que le grand manteau de velours se gonflait, souple et tiède, comme sur des épaules de chair, avec les battements de la gorge et le frémissement des reins. Mais la chaleur d'usine dont la maison flambait, venait surtout de la vente, de la bousculade des comptoirs, qu'on sentait derrière les murs. Il y avait là le ronflement continu de la machine à l'œuvre, un enfournement de clientes, entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse. Et cela réglé, organisé avec une rigueur mécanique, tout un peuple de femmes passant dans la force et la logique des engrenages.

Denise, depuis le matin, subissait la tentation. Ce magasin, si vaste pour elle, où elle voyait entrer en une heure plus de monde qu'il n'en venait chez Cornaille en six mois, l'étourdissait et l'attirait ; et il y avait, dans son désir d'y pénétrer, une peur vague qui achevait de la séduire. En même temps, la boutique de son

oncle lui causait un sentiment de malaise. C'était un dédain irraisonné, une répugnance instinctive pour ce trou glacial de l'ancien commerce. Toutes ses sensations, son entrée inquiète, l'accueil aigri de ses parents, le déjeuner triste sous un jour de cachot, son attente au milieu de la solitude ensommeillée de cette vieille maison agonisante, se résumaient en une sourde protestation, en une passion de la vie et de la lumière. Et, malgré son bon cœur, ses yeux retournaient toujours au *Bonheur des Dames*, comme si la vendeuse en elle avait eu le besoin de se réchauffer au flamboiement de cette grande vente.

— En voilà qui ont du monde, au moins ! laissa-t-elle échapper.

Mais elle regretta cette parole, en apercevant les Baudu près d'elle. Mme Baudu, qui avait achevé de déjeuner, était debout, toute blanche, ses yeux blancs fixés sur le monstre ; et, résignée, elle ne pouvait le voir, le rencontrer ainsi de l'autre côté de la rue, sans qu'un désespoir muet gonflât ses paupières. Quant à Geneviève, elle surveillait avec une inquiétude croissante Colombran, qui, ne se croyant pas guetté, restait en extase, les regards levés sur les vendeuses des confectons, dont on apercevait le comptoir, derrière les glaces de l'entresol. Baudu, la bile au visage, se contenta de dire :

— Tout ce qui reluit n'est pas d'or. Patience !

La famille, évidemment, renfonçait le flot de rancune qui lui montait à la gorge. Une pensée d'amour-propre l'empêchait de se livrer si vite, devant ces enfants arrivés du matin. Enfin, le drapier fit un effort, se détourna pour s'arracher au spectacle de la vente d'en face.

— Eh bien ! reprit-il, voyons chez Vinçard. Les places sont courues, demain il ne serait plus temps peut-être.

Mais, avant de sortir, il donna l'ordre au second commis d'aller à la gare prendre la malle de Denise. De son côté, Mme Baudu, à laquelle la jeune fille confiait Pépé, décida qu'elle profiterait d'un moment, pour mener le petit rue des Orties, chez Mme Gras, afin de causer et de s'entendre. Jean promit à sa sœur de ne pas bouger de la boutique.

— Nous en avons pour deux minutes, expliqua Baudu, pendant qu'il descendait la rue Gaillon avec sa nièce. Vinçard a créé une spécialité de soie, où il fait encore des affaires. Oh ! il a de la peine comme tout le monde, mais c'est un finaud qui joint les deux bouts par une avarice de chien... Je crois pourtant qu'il veut se retirer, à cause de ses rhumatismes.

Le magasin se trouvait rue Neuve-des-Petits-Champs, près du passage Choiseul. Il était propre et clair, d'un luxe tout moderne, petit pourtant, et pauvre de marchandises. Baudu et Denise trouvèrent Vinçard en grande conférence avec deux messieurs.

— Ne vous dérangez pas, cria le drapier. Nous ne sommes pas pressés, nous attendrons.

Et, revenant par discrétion vers la porte, se penchant à l'oreille de la jeune fille, il ajouta :

— Le maigre est au *Bonheur* second à la soie, et le gros est un fabricant de Lyon.

Denise comprit que Vinçard poussait son magasin à Robineau, le commis du *Bonheur des Dames*. L'air franc, la mine ouverte, il donnait sa parole d'honneur, avec la facilité d'un homme que les serments ne gênaient pas. Selon lui, sa maison était une affaire d'or ; et, dans l'éclat de sa grosse santé, il s'interrompait pour geindre, pour se plaindre de ses sacrées douleurs, qui le forçaient à manquer sa fortune. Mais Robineau, nerveux et tourmenté, l'interrompait avec impatience : il

connaissait la crise que les nouveautés traversaient, il citait une spécialité de soie tuée déjà par le voisinage du *Bonheur*. Vinçard, enflammé, éleva la voix.

— Parbleu ! la culbute de ce grand serin de Vabre était fatale. Sa femme mangeait tout... Puis, nous sommes ici à plus de cinq cents mètres, tandis que Vabre se trouvait porte à porte avec l'autre.

Alors, Gaujean, le fabricant de soie, intervint. De nouveau, les voix baissèrent. Lui, accusait les grands magasins de ruiner la fabrication française ; trois ou quatre lui faisaient la loi, régnaient en maîtres sur le marché ; et il laissait entendre que la seule façon de les combattre était de favoriser le petit commerce, les spécialités surtout, auxquelles l'avenir appartenait. Aussi offrait-il des crédits très larges à Robineau.

— Voyez comme le *Bonheur* s'est conduit à votre égard ! répétait-il. Aucun compte des services rendus, des machines à exploiter le monde !... La situation de premier vous était promise depuis longtemps, lorsque Bouthemont, qui arrivait du dehors et qui n'avait aucun titre, l'a obtenue du coup.

La plaie de cette injustice saignait encore chez Robineau. Pourtant, il hésitait à s'établir, il expliquait que l'argent ne venait pas de lui ; c'était sa femme qui avait hérité de soixante mille francs, et il se montrait plein de scrupules devant cette somme, il aurait mieux aimé, disait-il, se couper tout de suite les deux poings, que de la compromettre dans de mauvaises affaires.

— Non, je ne suis pas décidé, finit-il par conclure. Laissez-moi le temps de réfléchir, nous en recauserons.

— Comme vous voudrez, dit Vinçard en cachant son désappointement sous un air bonhomme. Mon intérêt n'est pas de vendre. Allez, sans mes douleurs...

Et, revenant au milieu du magasin :

— Qu’y a-t-il pour votre service, monsieur Baudu ?

Le drapier, qui écoutait d’une oreille, présenta Denise, conta ce qu’il voulut de son histoire, dit qu’elle avait travaillé deux ans en province.

— Et, comme vous cherchez une bonne vendeuse, m’a-t-on appris...

Vinçard affecta un grand désespoir.

— Oh ! c’est jouer de guignon ! Sans doute, j’ai cherché une vendeuse pendant huit jours. Mais je viens d’en arrêter une, il n’y a pas deux heures.

Un silence régna. Denise semblait consternée. Alors, Robineau qui la regardait avec intérêt, apitoyé sans doute par sa mine pauvre, se permit un renseignement.

— Je sais qu’on a besoin chez nous de quelqu’un, au rayon des confections.

Baudu ne put retenir ce cri de son cœur :

— Chez vous, ah ! non, par exemple !

Puis, il resta embarrassé. Denise était devenue toute rouge : entrer dans ce grand magasin, jamais elle n’oserait ! et l’idée d’y être la comblait d’orgueil.

— Pourquoi donc ? reprit Robineau surpris. Ce serait au contraire une chance pour mademoiselle... Je lui conseille de se présenter demain matin à Mme Aurélie, la première. Le pis qui puisse lui arriver, c’est de n’être pas acceptée.

Le drapier, pour cacher sa révolte intérieure se jeta dans des phrases vagues : il connaissait Mme Aurélie, ou du moins son mari Lhomme, le caissier, un gros qui avait eu le bras droit coupé par un omnibus. Puis, revenant brusquement à Denise :

— D'ailleurs, c'est son affaire, ce n'est pas la mienne... Elle est bien libre.

Et il sortit, après avoir salué Gaujean et Robineau. Vinçard l'accompagna jusqu'à la porte, en renouvelant l'expression de ses regrets. La jeune fille était demeurée au milieu du magasin, intimidée, désireuse d'obtenir du commis des renseignements plus complets. Mais elle n'osa pas, elle salua à son tour et dit simplement :

— Merci, monsieur.

Sur le trottoir, Baudu n'adressa pas la parole à sa nièce. Il marchait vite, il la forçait à courir, comme emporté par ses réflexions. Rue de la Michodière, il allait rentrer chez lui, lorsqu'un boutiquier voisin, debout sur la porte, l'appela d'un signe. Denise s'arrêta pour l'attendre.

— Quoi donc, père Bourras ? demanda le drapier.

Bourras était un grand vieillard à tête de prophète, chevelu et barbu, avec des yeux perçants sous de gros sourcils embroussaillés. Il tenait un commerce de cannes et de parapluies, faisait les raccommodages, sculptait même des manches, ce qui lui avait conquis une célébrité d'artiste dans le quartier. Denise donna un coup d'œil aux vitrines de la boutique, où les parapluies et les cannes s'alignaient par files régulières. Mais elle leva les yeux, et la maison surtout l'étonna : une mesure prise entre le *Bonheur des Dames* et un grand hôtel Louis XIV, poussée on ne savait comment dans cette fente étroite, au fond de laquelle ses deux étages bas s'écrasaient. Sans les soutiens de droite et de gauche, elle serait tombée, les ardoises de sa toiture tordues et pourries, sa façade de deux fenêtres couturée de lézardes, coulant en longues taches de rouille sur la boiserie à demi mangée de l'enseigne.

— Vous savez qu'il a écrit à mon propriétaire pour acheter la maison, dit Bourras en regardant fixement le drapier de ses yeux de flamme.

Baudu blêmit davantage et plia les épaules. Il y eut un silence, les deux hommes restaient face à face, avec leur air profond.

— Il faut s'attendre à tout, murmura-t-il enfin.

Alors, le vieillard s'emporta, secoua ses cheveux et sa barbe de fleuve.

— Qu'il achète la maison, il la payera quatre fois sa valeur !... Mais je vous jure que, moi vivant, il n'en aura pas une pierre. Mon bail est encore de douze ans... Nous verrons, nous verrons !

C'était une déclaration de guerre. Bourras se tournait vers le *Bonheur des Dames*, que ni l'un ni l'autre n'avait nommé. Un instant, Baudu hocha la tête en silence ; puis il traversa la rue pour rentrer chez lui, les jambes cassées, en répétant seulement :

— Ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !...

Denise, qui avait écouté, suivit son oncle. Mme Baudu rentrait aussi avec Pépé ; et, tout de suite, elle dit que Mme Gras prendrait l'enfant quand on voudrait. Mais Jean venait de disparaître, ce fut une inquiétude pour sa sœur. Quand il revint, le visage animé, parlant du boulevard avec passion, elle le regarda d'un air triste qui le fit rougir. On avait apporté leur malle, ils coucheraient en haut, sous les toits.

— À propos, et chez Vinçard ? demanda Mme Baudu.

Le drapier conta sa démarche inutile, puis ajouta qu'on avait indiqué une place à leur nièce ; et, le bras tendu vers le *Bonheur des Dames*, dans un geste de mépris, il lâcha ces mots :

— Tiens ! là-dedans !

Toute la famille en demeura blessée. Le soir, la première table était à cinq heures. Denise et les deux enfants reprirent leur

place, avec Baudu, Geneviève et Colomban. Un bec de gaz éclairait la petite salle à manger, où s'étouffait l'odeur de la nourriture. Le repas fut silencieux. Mais, au dessert, Mme Baudu, qui ne pouvait tenir en place, quitta la boutique pour venir s'asseoir derrière sa nièce. Et, alors, le flot contenu depuis le matin creva, tous se soulagèrent, en tapant sur le monstre.

— C'est ton affaire, tu es bien libre, répéta d'abord Baudu. Nous ne voulons pas t'influencer... Seulement, si tu savais quelle maison !

Par phrases coupées, il conta l'histoire de cet Octave Mouret. Toutes les chances ! Un garçon tombé du Midi à Paris, avec l'audace aimable d'un aventurier ; et, dès le lendemain, des histoires de femme, une continuelle exploitation de la femme, le scandale d'un flagrant délit, dont le quartier parlait encore ; puis, la conquête brusque et inexplicable de Mme Hédouin, qui lui avait apporté le *Bonheur des Dames*.

— Cette pauvre Caroline ! interrompit Mme Baudu. Elle était un peu ma parente. Ah ! si elle avait vécu, les choses tourneraient autrement. Elle ne nous laisserait pas assassiner... Et c'est lui qui l'a tuée. Oui, dans ses constructions ! Un matin, en visitant les travaux, elle est tombée dans un trou. Trois jours après, elle mourait : elle qui n'avait jamais été malade, qui était si bien portante, si belle !... Il y a de son sang sous les pierres de la maison.

Au travers des murs, elle désignait le grand magasin de sa main pâle et tremblante. Denise, qui écoutait comme on écoute un conte de fées, eut un léger frisson. La peur qu'il y avait, depuis le matin, au fond de la tentation exercée sur elle, venait peut-être du sang de cette femme, qu'elle croyait voir maintenant dans le mortier rouge du sous-sol.

— On dirait que ça lui porte bonheur, ajouta Mme Baudu, sans nommer Mouret.

Mais le drapier haussait les épaules, dédaigneux de ces fables de nourrice. Il reprit son histoire, il expliqua la situation, commercialement. Le *Bonheur des Dames* avait été fondé en 1822 par les frères Deleuze. À la mort de l'aîné, sa fille, Caroline, s'était mariée avec le fils d'un fabricant de toile, Charles Hédouin ; et, plus tard, étant devenue veuve, elle avait épousé ce Mouret. Elle lui apportait donc la moitié du magasin. Trois mois après le mariage, l'oncle Deleuze décédait à son tour sans enfant ; si bien que, lorsque Caroline avait laissé ses os dans les fondations, ce Mouret était resté seul héritier, seul propriétaire du *Bonheur*. Toutes les chances !

— Un homme à idées, un brouillon dangereux qui bouleversera le quartier, si on le laisse faire ! continua Baudu. Je crois que Caroline, un peu romanesque elle aussi, a dû être prise par les projets extravagants du monsieur... Bref, il l'a décidée à acheter la maison de gauche, puis la maison de droite ; et lui-même, quand il a été seul, en a acheté deux autres ; de sorte que le magasin a grandi, toujours grandi, au point qu'il menace de nous manger tous, maintenant !

Il s'adressait à Denise, mais il parlait pour lui, remâchant, par un besoin fiévreux de se satisfaire, cette histoire qui le hantait. Dans la famille, il était le bilieux, le violent aux poings toujours serrés. Mme Baudu n'intervenait plus, immobile sur sa chaise ; Geneviève et Colomban, les yeux baissés, ramassaient et mangeaient par distraction des miettes de pain. Il faisait si chaud, si étouffé dans la petite pièce, que Pépé s'était endormi sur la table, et que les yeux de Jean lui-même se fermaient.

— Patience ! reprit Baudu, saisi d'une soudaine colère, les faiseurs se casseront les reins ! Mouret traverse une crise, je le sais. Il a dû mettre tous ses bénéfices dans ses folies d'agrandissement et de réclame. En outre, pour trouver des capitaux, il s'est avisé de décider la plupart de ses employés à placer leur argent chez lui¹. Aussi est-il sans un sou maintenant, et si un miracle ne se produit pas, s'il n'arrive pas à tripler sa vente, comme il l'espère, vous verrez quelle débâcle !... Ah ! je ne suis pas méchant, mais ce jour-là, j'illumine, parole d'honneur !

Il poursuivit d'une voix vengeresse, on eût dit que la chute du *Bonheur des Dames* devait rétablir la dignité du commerce compromise. Avait-on jamais vu cela ? un magasin de nouveautés où l'on vendait de tout ! un bazar alors ! Aussi le personnel était gentil : un tas de godelureaux qui manœuvraient comme dans une gare, qui traitaient les marchandises et les clientes comme des paquets, lâchant le patron ou lâchés par lui pour un mot, sans affection, sans mœurs, sans art ! Et il prit tout d'un coup à témoin Colomban : certes, lui, Colomban, élevé à la bonne école, savait de quelle façon lente et sûre on arrivait aux finesses, aux roueries du métier. L'art n'était pas de vendre beaucoup, mais de vendre cher. Puis, il pouvait dire comment on l'avait traité, comment il était devenu de la famille, soigné lorsqu'il tombait malade, blanchi et raccommodé, surveillé paternellement, aimé enfin !

— Bien sûr, répétait Colomban, après chaque cri du patron.

— Tu es le dernier, mon brave, finit par déclarer Baudu attendri. Après toi, on n'en fera plus... Toi seul me consoles, car si c'est une pareille bousculade qu'on appelle à présent le commerce, je n'y entends rien, j'aime mieux m'en aller.

Geneviève, la tête penchée sur une épaule, comme si son épaisse chevelure noire eût pesé trop lourd à son front pâle, examinait le commis souriant ; et, dans son regard, il y avait un soupçon, un désir de voir si Colomban, travaillé d'un remords, ne rougirait pas, sous de tels éloges. Mais, en garçon rompu aux comédies du vieux négoce, il gardait sa carrure tranquille, son air bonasse, avec son pli de ruse aux lèvres.

Cependant, Baudu criait plus fort, en accusant ce déballage d'en face, ces sauvages, qui se massacraient entre eux avec leur lutte pour la vie, d'en arriver à détruire la famille. Et il citait leurs voisins de campagne, les Lhomme, la mère, le père, le fils, tous les trois employés dans la baraque, des gens sans intérieur, toujours dehors, ne mangeant chez eux que le dimanche, une vie d'hôtel et de table d'hôte enfin² ! Certes, sa salle à manger n'était pas grande, on aurait pu même y souhaiter plus de jour et plus d'air ; mais au moins sa vie tenait là, il y avait vécu dans la tendresse des siens. En parlant, ses yeux faisaient le tour de la petite pièce ; et un tremblement le prenait, à l'idée inavouée que les sauvages pourraient un jour, s'ils achevaient de tuer sa maison, le déloger de ce trou où il avait chaud, entre sa femme et sa fille. Malgré l'assurance qu'il affectait, quand il annonçait la culbute finale, il était plein de terreur au fond, il sentait bien le quartier envahi, dévoré peu à peu.

— Ce n'est pas pour te dégoûter, reprit-il en tâchant d'être calme. Si ton intérêt est d'entrer là-dedans, je serai le premier à te dire : Entres-y.

— Je le pense bien, mon oncle, murmura Denise, étourdie, et dont le désir d'être au *Bonheur des Dames* grandissait, au milieu de toute cette passion.

Il avait posé les coudes sur la table, il la fatiguait de son regard.

— Mais, voyons, toi qui es de la partie, dis-moi s'il est raisonnable qu'un simple magasin de nouveautés se mette à vendre de n'importe quoi. Autrefois, quand le commerce était honnête, les nouveautés comprenaient les tissus, pas davantage. Aujourd'hui, elles n'ont plus que l'idée de monter sur le dos des voisins et de tout manger... Voilà ce dont le quartier se plaint, car les petites boutiques commencent à y souffrir terriblement. Ce Mouret les ruine... Tiens ! Bédoré et sœur, la bonneterie de la rue Gaillon, a déjà perdu la moitié de sa clientèle. Chez Mlle Tatin, la lingère du passage Choiseul, on en est à baisser les prix, à lutter de bon marché. Et l'effet du fléau, de cette peste, se fait sentir jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs, où je me suis laissé dire que MM. Vanpouille frères, les fourreurs, ne pouvaient tenir le coup... Hein ? des calicots qui vendent des fourrures, c'est trop drôle ! Une idée du Mouret encore !

— Et les gants, dit Mme Baudu. N'est-ce pas monstrueux ? il a osé créer un rayon de ganterie !... Hier comme je passais rue Neuve-Saint-Augustin, Quinette se trouvait sur sa porte, l'air si triste, que je n'ai pas voulu lui demander si les affaires allaient bien.

— Et les parapluies, reprit Baudu. Ça, c'est le comble ! Bourras est persuadé que le Mouret a voulu simplement le couler ; car, enfin, à quoi ça rime-t-il, des parapluies avec des étoffes ?... Mais Bourras est solide, il ne se laissera pas égorger. Nous allons rire, un de ces jours.

Il parla d'autres commerçants, il passa le quartier en revue. Parfois, des aveux lui échappaient : si Vinçard tâchait de vendre, tous n'avaient plus qu'à faire leurs paquets, car Vinçard était

comme les rats, qui filent des maisons, quand elles vont crouler. Puis, aussitôt, il se démentait, il rêvait une alliance, une entente des petits détaillants pour tenir tête au colosse. Depuis un moment, il hésitait à parler de lui, les mains agitées, la bouche tirillée par un tic nerveux. Enfin, il se décida.

— Moi, jusqu'ici, je n'ai pas trop à me plaindre. Oh ! il m'a fait du tort, le gremlin ! Mais il ne tient encore que les draps de dame, les draps légers, pour robes, et les draps plus forts, pour manteaux. On vient toujours chez moi acheter les articles d'homme, les velours de chasse, les livrées ; sans parler des flanelles et des molletons, dont je le défie bien d'avoir un assortiment aussi complet... Seulement, il m'asticote, il croit me faire tourner le sang, parce qu'il a mis son rayon de draperie, là, en face. Tu as vu son étalage, n'est-ce pas ? Toujours, il y plante ses plus belles confections, au milieu d'un encadrement de pièces de drap, une vraie parade de saltimbanque pour raccrocher les filles... Foi d'honnête homme ! je rougirais d'employer de tels moyens. Depuis près de cent ans, le *Vieil Elbeuf* est connu, et il n'a pas besoin à sa porte de pareils attrape-nigauds. Tant que je vivrai, la boutique restera telle que je l'ai prise, avec ses quatre pièces d'échantillon, à droite et à gauche, pas davantage !

L'émotion gagnait toute la famille. Geneviève se permit de prendre la parole, après un silence.

— Notre clientèle nous aime, papa. Il faut espérer... Aujourd'hui encore, Mme Desforges et Mme de Boves sont venues. J'attends Mme Marty pour des flanelles.

— Moi, déclara Colomban, j'ai reçu hier une commande de Mme Bourdelais. Il est vrai qu'elle m'a parlé d'une cheviotte anglaise, affichée en face dix sous meilleur marché, la même que chez nous, paraît-il.

— Et dire, murmura Mme Baudu de sa voix fatiguée, que nous avons vu cette maison-là grande comme un mouchoir de poche ! Parfaitement, ma chère Denise, lorsque les Deleuze l'ont fondée, elle avait seulement une vitrine sur la rue Neuve-Saint-Augustin, un vrai placard, où deux pièces d'indienne s'étouffaient avec trois pièces de calicot. On ne pouvait pas se retourner dans la boutique, tant c'était petit... À cette époque, le *Vieil Elbeuf*, qui existait depuis plus de soixante ans, était déjà tel que tu le vois aujourd'hui... Ah ! tout cela est changé, bien changé !

Elle secouait la tête, ses paroles lentes disaient le drame de sa vie. Née au *Vieil Elbeuf*, elle en aimait jusqu'aux pierres humides, elle ne vivait que pour lui et par lui ; et, autrefois glorieuse de cette maison, la plus forte, la plus richement achalandée du quartier, elle avait eu la continuelle souffrance de voir grandir peu à peu la maison rivale, d'abord dédaignée, puis égale en importance, puis débordante, menaçante. C'était pour elle une plaie toujours ouverte, elle se mourait du *Vieil Elbeuf* humilié, vivant encore ainsi que lui par la force de l'impulsion, mais sentant bien que l'agonie de la boutique serait la sienne, et qu'elle s'éteindrait, le jour où la boutique fermerait³.

Le silence régna. Baudu battait la retraite du bout des doigts sur la toile cirée. Il éprouvait une lassitude, presque un regret, de s'être ainsi soulagé une fois de plus. Dans cet accablement, toute la famille d'ailleurs, les yeux vagues, continuait à remuer les amertumes de son histoire. Jamais la chance ne leur avait souri. Les enfants étaient élevés, la fortune venait, lorsque brusquement la concurrence apportait la ruine. Et il y avait encore la maison de Rambouillet, cette maison de campagne où le drapier faisait depuis dix ans le rêve de se retirer, une occasion, disait-il, une antique bâtisse qu'il devait réparer continuellement, qu'il s'était

décidé à louer, et dont les locataires ne le payaient point. Ses derniers gains passaient là, il n'avait eu que ce vice, dans sa probité méticuleuse, obstinée aux vieux usages.

— Voyons, déclara-t-il brusquement, il faut laisser la table aux autres... En voilà des paroles inutiles !

Ce fut comme un réveil. Le bec de gaz sifflait, dans l'air mort et brûlant de la petite pièce. Tous se levèrent en sursaut, rompant le triste silence. Cependant, Pépé dormait si bien, qu'on l'allongea sur des pièces de molleton. Jean, qui bâillait, était déjà retourné à la porte de la rue.

— Et, pour finir, tu feras ce que tu voudras, répéta de nouveau Baudu à sa nièce. Nous te disons les choses, voilà tout... Mais tes affaires sont tes affaires.

Il la pressait du regard, il attendait une réponse décisive. Denise, que ces histoires avaient passionnée davantage pour le *Bonheur des Dames*, au lieu de l'en détourner, gardait son air tranquille et doux, d'une volonté têtue de Normande au fond. Elle se contenta de répondre :

— Nous verrons, mon oncle.

Et elle parla de monter se coucher de bonne heure avec les enfants, car ils étaient très fatigués tous les trois. Mais six heures sonnaient à peine, elle voulut bien rester un moment encore dans la boutique. La nuit s'était faite, elle retrouva la rue noire, trempée d'une pluie fine et drue, qui tombait depuis le coucher du soleil. Ce fut pour elle une surprise : quelques instants avaient suffi, la chaussée était trouée de flaques, les ruisseaux roulaient des eaux sales, une boue épaisse, piétinée, poissait les trottoirs ; et, sous l'averse battante, on ne voyait plus que le défilé confus des parapluies, se bousculant, se ballonnant, pareils à de grandes ailes sombres, dans les ténèbres. Elle recula d'abord, prise de

froid, le cœur serré davantage par la boutique mal éclairée, lugubre à cette heure. Un souffle humide, l'haleine du vieux quartier, venait de la rue ; il semblait que le ruissellement des parapluies coulât jusqu'aux comptoirs, que le pavé avec sa boue et ses flaques entrât, achevât de moisir l'antique rez-de-chaussée, blanc de salpêtre. C'était toute une vision de l'ancien Paris mouillé, dont elle grelottait, avec un étonnement navré de trouver la grande ville si glaciale et si laide.

Mais, de l'autre côté de la chaussée, le *Bonheur des Dames* allumait les files profondes de ses becs de gaz. Et elle se rapprocha, attirée de nouveau et comme réchauffée à ce foyer d'ardente lumière. La machine ronflait toujours, encore en activité, lâchant sa vapeur dans un dernier grondement, pendant que les vendeurs repliaient les étoffes et que les caissiers comptaient la recette. C'était, à travers les glaces pâlies d'une buée, un pullulement vague de clartés, tout un intérieur confus d'usine. Derrière le rideau de pluie qui tombait, cette apparition, reculée, brouillée, prenait l'apparence d'une chambre de chauffe géante, où l'on voyait passer les ombres noires des chauffeurs, sur le feu rouge des chaudières. Les vitrines se noyaient, on ne distinguait plus, en face, que la neige des dentelles, dont les verres dépolis d'une rampe de gaz avivaient le blanc ; et, sur ce fond de chapelle, les confections s'enlevaient en vigueur, le grand manteau de velours, garni de renard argenté, mettait le profil cambré d'une femme sans tête, qui courait par l'averse à quelque fête, dans l'inconnu des ténèbres de Paris.

Denise, cédant à la séduction, était venue jusqu'à la porte, sans se soucier du rejaillissement des gouttes, qui la trempait. À cette heure de nuit, avec son éclat de fournaise, le *Bonheur des Dames* achevait de la prendre tout entière. Dans la grande ville,

noire et muette sous la pluie, dans ce Paris qu'elle ignorait, il flambait comme un phare, il semblait à lui seul la lumière et la vie de la cité. Elle y rêvait son avenir, beaucoup de travail pour élever les enfants, avec d'autres choses encore, elle ne savait quoi, des choses lointaines dont le désir et la crainte la faisaient trembler. L'idée de cette femme morte dans les fondations lui revint ; elle eut peur, elle crut voir saigner les clartés ; puis, la blancheur des dentelles l'apaisa, une espérance lui montait au cœur, toute une certitude de joie ; tandis que la poussière d'eau volante lui refroidissait les mains et calmait en elle la fièvre du voyage.

— C'est Bourras, dit une voix derrière son dos.

Elle se pencha, elle aperçut Bourras, immobile au bout de la rue, devant la vitrine où elle avait remarqué, le matin, toute une construction ingénieuse, faite avec des parapluies et des cannes. Le grand vieillard s'était glissé dans l'ombre, pour s'emplier les yeux de cet étalage triomphal ; et, la face douloureuse, il ne sentait pas même la pluie qui battait sa tête nue, dont les cheveux blancs ruisselaient.

— Il est bête, fit remarquer la voix, il va prendre du mal.

Alors, en se tournant, Denise vit qu'elle avait de nouveau les Baudu derrière elle. Malgré eux, comme Bourras qu'ils trouvaient bête, ils revenaient toujours là, devant ce spectacle qui leur crevait le cœur. C'était une rage à souffrir. Geneviève, très pâle, avait constaté que Colomban regardait, à l'entresol, les ombres des vendeuses passer sur les glaces ; et, pendant que Baudu étranglait de rancune rentrée, les yeux de Mme Baudu s'étaient emplis de larmes, silencieusement.

— N'est-ce pas, que tu t'y présenteras demain ? finit par demander le drapier, tourmenté d'incertitude, et sentant bien

d'ailleurs que sa nièce était conquise comme les autres.

Elle hésita, puis avec douceur :

— Oui, mon oncle, à moins que cela ne vous fasse trop de peine.

Chapitre II

Le lendemain, à sept heures et demie, Denise était devant le *Bonheur des Dames*. Elle voulait s'y présenter, avant de conduire Jean chez son patron, qui demeurait loin, dans le haut du faubourg du Temple. Mais, avec ses habitudes matinales, elle s'était trop pressée de descendre : les commis arrivaient à peine ; et, craignant d'être ridicule, prise de timidité, elle resta à piétiner un instant sur la place Gaillon.

Un vent froid qui soufflait, avait déjà séché le pavé. De toutes les rues, éclairées d'un petit jour pâle sous le ciel de cendre, les commis débouchaient vivement, le collet de leur paletot relevé, les mains dans les poches, surpris par ce premier frisson de l'hiver. La plupart filaient seuls et s'engouffraient au fond du magasin, sans adresser ni une parole ni même un regard à leurs collègues, qui allongeaient le pas autour d'eux ; d'autres allaient par deux ou par trois, parlant vite, tenant la largeur du trottoir ; et tous, du même geste, avant d'entrer, jetaient dans le ruisseau leur cigarette ou leur cigare.

Denise s'aperçut que plusieurs de ces messieurs la dévisageaient en passant. Alors, sa timidité augmenta, elle ne se sentit plus la force de les suivre, elle résolut de n'entrer à son tour

que lorsque le défilé aurait cessé, rougissante à l'idée d'être bousculée, sous la porte, au milieu de tous ces hommes. Mais le défilé continuait, et pour échapper aux regards, elle fit lentement le tour de la place. Quand elle revint, elle trouva, planté devant le *Bonheur des Dames*, un grand garçon, blême et dégingandé, qui, depuis un quart d'heure, semblait attendre comme elle.

— Mademoiselle, finit-il par lui demander d'une voix balbutiante, vous êtes peut-être vendeuse dans la maison ?

Elle resta si émotionnée d'entendre ce garçon inconnu lui adresser la parole, qu'elle ne répondit pas d'abord.

— C'est que, voyez-vous, continua-t-il en s'embrouillant davantage, j'ai l'idée de voir si l'on ne pourrait pas m'y prendre, et vous m'auriez donné un renseignement.

Il était aussi timide qu'elle, il se risquait à l'aborder, parce qu'il la sentait tremblante comme lui.

— Ce serait avec plaisir, monsieur, répondit-elle enfin. Mais je ne suis pas plus avancée que vous, je suis là pour me présenter aussi.

— Ah ! très bien, dit-il tout à fait décontenancé.

Et ils rougirent fortement, leurs deux timidités demeurèrent un instant face à face, attendries par la fraternité de leurs situations, n'osant pourtant se souhaiter tout haut une bonne réussite. Puis, comme ils n'ajoutaient rien et qu'ils se gênaient de plus en plus, ils se séparèrent gauchement, ils recommencèrent à attendre chacun de son côté, à quelques pas l'un de l'autre.

Les commis entraient toujours. Maintenant, Denise les entendait plaisanter, quand ils passaient près d'elle, en lui jetant un coup d'œil oblique. Son embarras grandissait d'être ainsi en spectacle, elle se décidait à faire dans le quartier une promenade d'une demi-heure, lorsque la vue d'un jeune homme, qui arrivait

rapidement par la rue Port-Mahon, l'arrêta une minute encore. Évidemment, ce devait être un chef de rayon, car tous les commis le saluaient. Il était grand, la peau blanche, la barbe soignée ; et il avait des yeux couleur de vieil or, d'une douceur de velours, qu'il fixa un instant sur elle, au moment où il traversa la place. Déjà il entra dans le magasin, indifférent, qu'elle restait immobile, toute retournée par ce regard, emplie d'une émotion singulière, où il y avait plus de malaise que de charme. Décidément, la peur la prenait, elle se mit à descendre lentement la rue Gaillon, puis la rue Saint-Roch, en attendant que le courage lui revînt.

C'était mieux qu'un chef de rayon, c'était Octave Mouret en personne. Il n'avait pas dormi, cette nuit-là, car au sortir d'une soirée chez un agent de change, il était allé souper avec un ami et deux femmes, ramassées dans les coulisses d'un petit théâtre. Son paletot boutonné cachait son habit et sa cravate blanche. Vivement, il monta chez lui, se débarbouilla, se changea ; et, quand il vint s'asseoir devant son bureau, dans son cabinet de l'entresol, il était solide, l'œil vif, la peau fraîche, tout à la besogne, comme s'il eût passé dix heures au lit⁴. Le cabinet, vaste, meublé de vieux chêne et tendu de reps vert, avait pour seul ornement un portrait, le portrait de cette Mme Hédouin dont le quartier parlait encore. Depuis qu'elle n'était plus, Octave lui gardait un souvenir attendri, se montrait reconnaissant à sa mémoire de la fortune dont elle l'avait comblé en l'épousant. Aussi, avant de se mettre à signer les traites posées sur son buvard, adressa-t-il au portrait un sourire d'homme heureux. N'était-ce pas toujours devant elle qu'il revenait travailler, après ses échappées de jeune veuf, au sortir des alcôves où le besoin du plaisir l'égarait ?

On frappa, et, sans attendre, un jeune homme entra, grand et maigre, aux lèvres minces, au nez pointu, très correct d'ailleurs avec ses cheveux lissés, où des mèches grises se montraient déjà. Mouret avait levé les yeux ; puis, continuant de signer :

— Vous avez bien dormi, Bourdoncle ?

— Très bien, merci, répondit le jeune homme, qui marchait à petits pas, comme chez lui.

Bourdoncle, fils d'un fermier pauvre des environs de Limoges, avait débuté jadis au *Bonheur des Dames*, en même temps que Mouret, lorsque le magasin occupait l'angle de la place Gaillon. Très intelligent, très actif, il semblait alors devoir supplanter aisément son camarade, moins sérieux, et qui avait toutes sortes de fuites, une apparente étourderie, des histoires de femme inquiétantes ; mais il n'apportait pas le coup de génie de ce Provençal passionné, ni son audace, ni sa grâce victorieuse. D'ailleurs, par un instinct d'homme sage, il s'était incliné devant lui, obéissant, et cela sans lutte, dès le commencement. Lorsque Mouret avait conseillé à ses commis de mettre leur argent dans la maison, Bourdoncle s'était exécuté un des premiers, lui confiant même l'héritage inattendu d'une tante ; et, peu à peu, après avoir passé par tous les grades, vendeur, puis second, puis chef de comptoir à la soie, il était devenu un des lieutenants du patron, le plus cher et le plus écouté, un des six intéressés qui aidaient celui-ci à gouverner le *Bonheur des Dames*, quelque chose comme un conseil de ministres sous un roi absolu. Chacun d'eux veillait sur une province. Bourdoncle était chargé de la surveillance générale⁵.

— Et vous, reprit-il familièrement, avez-vous bien dormi ?

Lorsque Mouret eut répondu qu'il ne s'était pas couché, il hocha la tête, en murmurant :

— Mauvaise hygiène.

— Pourquoi donc ? dit l'autre avec gaieté ! Je suis moins fatigué que vous, mon cher. Vous avez les yeux bouffis de sommeil, vous vous alourdissez, à être trop sage... Amusez-vous donc, ça vous fouettera les idées !

C'était toujours leur dispute amicale. Bourdoncle, au début, avait battu ses maîtresses, parce que, disait-il, elles l'empêchaient de dormir. Maintenant, il faisait profession de haïr les femmes, ayant sans doute au-dehors des rencontres dont il ne parlait pas, tant elles tenaient peu de place dans sa vie, et se contentant au magasin d'exploiter les clientes, avec un grand mépris pour leur frivolité à se ruiner en chiffons imbéciles. Mouret, au contraire, affectait des extases, restait devant les femmes ravi et câlin, emporté continuellement dans de nouveaux amours ; et ses coups de cœur étaient comme une réclame à sa vente, on eût dit qu'il enveloppait tout le sexe de la même caresse, pour mieux l'étourdir et le garder à sa merci.

— J'ai vu Mme Desforges, cette nuit, reprit-il. Elle était délicieuse à ce bal.

— Ce n'est pas avec elle que vous avez soupé ensuite ? demanda l'associé.

Mouret se récria.

— Oh ! par exemple ! elle est très honnête, mon cher... Non, j'ai soupé avec Héloïse, la petite des Folies. Bête comme une oie, mais si drôle !

Il prit un autre paquet de traites et continua de signer. Bourdoncle marchait toujours à petits pas. Il alla jeter un coup d'œil dans la rue Neuve-Saint-Augustin, par les hautes glaces de la fenêtre, puis revint en disant :

— Vous savez qu'elles se vengeront.

— Qui donc ? demanda Mouret, auquel la conversation échappait.

— Mais les femmes.

Alors, il s'égayait davantage, il laissa percer le fond de sa brutalité, sous son air d'adoration sensuelle. D'un haussement d'épaules, il parut déclarer qu'il les jetterait toutes par terre, comme des sacs vides, le jour où elles l'auraient aidé à bâtir sa fortune. Bourdoncle, entêté, répétait de son air froid :

— Elles se vengeront... Il y en aura une qui vengera les autres, c'est fatal.

— As pas peur ! cria Mouret en exagérant son accent provençal. Celle-là n'est pas encore née, mon bon. Et, si elle vient, vous savez...

Il avait levé son porte-plume, il le brandissait, et il le pointa dans le vide, comme s'il eût voulu percer d'un couteau un cœur invisible. L'associé reprit sa marche, s'inclinant comme toujours devant la supériorité du patron, dont le génie plein de trous le déconcertait pourtant. Lui, si net, si logique, sans passion, sans chute possible, en était encore à comprendre le côté fille du succès, Paris se donnant dans un baiser au plus hardi.

Un silence régna. On n'entendait que la plume de Mouret. Puis, sur des questions brèves posées par lui, Bourdoncle fournit des renseignements au sujet de la grande mise en vente des nouveautés d'hiver, qui devait avoir lieu le lundi suivant. C'était une très grosse affaire, la maison y jouait sa fortune, car les bruits du quartier avaient un fond de vérité, Mouret se jetait en poète dans la spéculation, avec un tel faste, un besoin tel du colossal, que tout semblait devoir craquer sous lui. Il y avait là un sens nouveau du négoce, une apparente fantaisie commerciale, qui autrefois inquiétait Mme Hédouin, et qui aujourd'hui encore,

malgré de premiers succès, consternait parfois les intéressés. On blâmait à voix basse le patron d'aller trop vite ; on l'accusait d'avoir agrandi dangereusement les magasins, avant de pouvoir compter sur une augmentation suffisante de la clientèle ; on tremblait surtout en le voyant mettre tout l'argent de la caisse sur un coup de cartes, emplir les comptoirs d'un entassement de marchandises, sans garder un sou de réserve. Ainsi, pour cette mise en vente, après les sommes considérables payées aux maçons, le capital entier se trouvait dehors : une fois de plus, il s'agissait de vaincre ou de mourir. Et lui, au milieu de cet effarement, gardait une gaieté triomphante, une certitude des millions, en homme adoré des femmes, et qui ne peut être trahi. Lorsque Bourdoncle se permit de témoigner certaines craintes, à propos du développement exagéré donné à des rayons dont le chiffre d'affaires restait douteux, il eut un beau rire de confiance en criant :

— Laissez donc, mon cher, la maison est trop petite !

L'autre parut abasourdi, pris d'une peur qu'il ne cherchait plus à cacher. La maison trop petite ! une maison de nouveautés où il y avait dix-neuf rayons, et qui comptait quatre cent trois employés !

— Mais sans doute, reprit Mouret, nous serons forcés de nous agrandir avant dix-huit mois... J'y songe sérieusement. Cette nuit, Mme Desforges m'a promis de me faire rencontrer demain chez elle avec une personne... Enfin, nous en causerons, quand l'idée sera mûre.

Et, ayant fini de signer les traites, il se leva, il vint donner des tapes amicales sur les épaules de l'intéressé, qui se remettait difficilement. Cet effroi des gens prudents, autour de lui, l'amusait. Dans un des accès de brusque franchise, dont il

accablait parfois ses familiers, il déclara qu'il était au fond plus juif que tous les juifs du monde : il tenait de son père, auquel il ressemblait physiquement et moralement, un gaillard qui connaissait le prix des sous ; et, s'il avait de sa mère ce brin de fantaisie nerveuse, c'était là peut-être le plus clair de sa chance, car il sentait la force invincible de sa grâce à tout oser.

— Vous savez bien qu'on vous suivra jusqu'au bout, finit par dire Bourdoncle.

Alors, avant de descendre dans le magasin jeter leur coup d'œil habituel, tous deux réglèrent encore certains détails. Ils examinèrent le spécimen d'un petit cahier à souches que Mouret venait d'inventer pour les notes de débit. Ce dernier, ayant remarqué que les marchandises démodées, les rossignols, s'enlevaient d'autant plus rapidement que la guelte donnée aux commis était plus forte, avait basé sur cette observation un nouveau commerce. Il intéressait désormais ses vendeurs à la vente de toutes les marchandises, il leur accordait un tant pour cent sur le moindre bout d'étoffe, le moindre objet vendu par eux : mécanisme qui avait bouleversé les nouveautés, qui créait entre les commis une lutte pour l'existence, dont les patrons bénéficiaient. Cette lutte devenait du reste entre ses mains la formule favorite, le principe d'organisation qu'il appliquait constamment. Il lâchait les passions, mettait les forces en présence, laissait les gros manger les petits, et s'engraissait de cette bataille des intérêts. Le spécimen du cahier fut approuvé : en haut, sur la souche et sur la note à détacher, se trouvaient l'indication du rayon et le numéro du vendeur ; puis, répétées également des deux côtés, il y avait des colonnes pour le métrage, la désignation des articles, les prix ; et le vendeur signait simplement la note, avant de la remettre au caissier. De cette

façon, le contrôle était des plus faciles, il suffisait de collationner les notes remises par la caisse au bureau de défalcation, avec les souches restées entre les mains des commis. Chaque semaine, ces derniers toucheraient ainsi leur tant pour cent et leur guelte, sans erreur possible⁶.

— Nous serons moins volés, fit remarquer Bourdoncle avec satisfaction. Vous avez eu là une idée excellente.

— Et j'ai songé cette nuit à autre chose, expliqua Mouret. Oui, mon cher, cette nuit, à ce souper... J'ai envie de donner aux employés du bureau de défalcation une petite prime, pour chaque erreur qu'ils relèveront dans les notes de débit, en les collationnant... Vous comprenez, nous serons certains dès lors qu'ils n'en négligeront pas une seule, car ils en inventeraient plutôt.

Il se mit à rire, pendant que l'autre le regardait d'un air d'admiration. Cette application nouvelle de la lutte pour l'existence l'enchantait, il avait le génie de la mécanique administrative, il rêvait d'organiser la maison de manière à exploiter les appétits des autres, pour le contentement tranquille et complet de ses propres appétits. Quand on voulait faire rendre aux gens tout leur effort, disait-il souvent, et même tirer d'eux un peu d'honnêteté, il fallait d'abord les mettre aux prises avec leurs besoins.

— Eh bien ! descendons, reprit Mouret. Il faut s'occuper de cette mise en vente... La soie est arrivée d'hier, n'est-ce pas ? et Bouthemont doit être à la réception.

Bourdoncle le suivit. Le service de la réception se trouvait dans le sous-sol, du côté de la rue Neuve-Saint-Augustin. Là, au ras du trottoir, s'ouvrait une cage vitrée, où les camions déchargeaient les marchandises. Elles étaient pesées, puis elles

basculaient sur une glissoire rapide, dont le chêne et les ferrures luisaient, polis sous le frottement des ballots et des caisses. Tous les arrivages entraient par cette trappe béante ; c'était un engouffrement continu, une chute d'étoffes qui tombait avec un ronflement de rivière. Aux époques de grande vente surtout, la glissoire lâchait dans le sous-sol un flot intarissable, les soieries de Lyon, les lainages d'Angleterre, les toiles des Flandres, les calicots d'Alsace, les indiennes de Rouen ; et, parfois, les camions devaient prendre la file ; les paquets en coulant faisaient, au fond du trou, le bruit sourd d'une pierre jetée dans une eau profonde.

Lorsqu'il passa, Mouret s'arrêta un instant devant la glissoire. Elle fonctionnait, des files de caisses descendaient toutes seules, sans qu'on vît les hommes dont les mains les poussaient, en haut ; et elles semblaient se précipiter d'elles-mêmes, ruisseler en pluie d'une source supérieure. Puis, des ballots parurent, tournant sur eux-mêmes comme des cailloux roulés. Mouret regardait, sans prononcer une parole. Mais, dans ses yeux clairs, cette débâcle de marchandises qui tombait chez lui, ce flot qui lâchait des milliers de francs à la minute, mettait une courte flamme. Jamais encore il n'avait eu une conscience si nette de la bataille engagée. C'était cette débâcle de marchandises qu'il s'agissait de lancer aux quatre coins de Paris. Il n'ouvrit pas la bouche, il continua son inspection.

Dans le jour gris qui venait des larges soupiraux, une équipe d'hommes recevait les envois, tandis que d'autres déclouaient les caisses et ouvraient les ballots, en présence des chefs de rayon. Une agitation de chantier emplissait ce fond de cave, ce sous-sol où des piliers de fonte soutenaient les voûtins, et dont les murs nus étaient cimentés.

— Vous avez tout, Bouthemont ? demanda Mouret, en s’approchant d’un jeune homme à fortes épaules, en train de vérifier le contenu d’une caisse.

— Oui, tout doit y être, répondit ce dernier. Mais j’en ai pour la matinée à compter.

Le chef de rayon consultait la facture d’un coup d’œil, debout devant un grand comptoir, sur lequel un de ses vendeurs posait, une à une, les pièces de soie qu’il sortait de la caisse. Derrière eux, s’alignaient d’autres comptoirs, encombrés également de marchandises, que tout un petit peuple de commis examinaient. C’était un déballage général, une confusion apparente d’étoffes étudiées, retournées, marquées, au milieu du bourdonnement des voix.

Bouthemont, qui devenait célèbre sur la place, avait une face ronde de joyeux compère, avec une barbe d’un noir d’encre et de beaux yeux marron. Né à Montpellier, noceur, braillard, il était médiocre pour la vente ; mais, pour l’achat, on ne connaissait pas son pareil. Envoyé à Paris par son père, qui tenait là-bas un magasin de nouveautés, il avait absolument refusé de retourner au pays, quand le bonhomme s’était dit que le garçon en savait assez long pour lui succéder dans son commerce ; et, dès lors, une rivalité avait grandi entre le père et le fils, le premier tout à son petit négoce provincial, indigné de voir un simple commis gagner le triple de ce qu’il gagnait lui-même, le second plaisantant la routine du vieux, faisant sonner ses gains et bouleversant la maison, à chacun de ses passages⁷. Comme les autres chefs de comptoir, celui-ci touchait, outre ses trois mille francs d’appointements fixes, un tant pour cent sur la vente. Montpellier, surpris et respectueux, répétait que le fils Bouthemont avait, l’année précédente, empoché près de quinze

mille francs ; et ce n'était qu'un commencement, des gens prédisaient au père exaspéré que ce chiffre grossirait encore⁸.

Cependant, Bourdoncle avait pris une des pièces de soie, dont il examinait le grain d'un air attentif d'homme compétent. C'était une faille à lisière bleu et argent, le fameux Paris-Bonheur, avec laquelle Mouret comptait porter un coup décisif.

— Elle est vraiment très bonne, murmura l'intéressé.

— Et elle fait surtout plus d'effet qu'elle n'est bonne, dit Bouthemont. Il n'y a que Dumonteil pour nous fabriquer ça... À mon dernier voyage, quand je me suis fâché avec Gaujean, celui-ci voulait bien mettre cent métiers sur ce modèle, mais il exigeait vingt-cinq centimes de plus par mètre.

Presque tous les mois, Bouthemont allait ainsi en fabrique, vivant des journées à Lyon, descendant dans les premiers hôtels, ayant l'ordre de traiter les fabricants à bourse ouverte. Il jouissait d'ailleurs d'une liberté absolue, il achetait comme bon lui semblait, pourvu que chaque année, il augmentât dans une proportion fixée d'avance le chiffre d'affaires de son comptoir ; et c'était même sur cette augmentation qu'il touchait son tant pour cent d'intérêt. En somme, sa situation, au *Bonheur des Dames*, comme celle de tous les chefs, ses collègues, se trouvait être celle d'un commerçant spécial, dans un ensemble de commerces divers, une sorte de vaste cité du négoce.

— Alors, c'est décidé, reprit-il, nous la marquons cinq francs soixante... Vous savez que c'est à peine le prix d'achat.

— Oui ! oui, cinq francs soixante, dit vivement Mouret, et si j'étais seul, je la donnerais à perte.

Le chef de rayon eut un bon rire.

— Oh ! moi, je ne demande pas mieux... Ça va tripler la vente, et comme mon seul intérêt est d'arriver à de grosses recettes...

Mais Bourdoncle restait grave, les lèvres pincées. Lui, touchait son tant pour cent sur le bénéfice total, et son affaire n'était pas de baisser les prix. Justement, le contrôle qu'il exerçait consistait à surveiller la marque, pour que Bouthemont, cédant au seul désir d'accroître le chiffre de vente, ne vendît pas à trop petit gain. Du reste, il était repris de ses inquiétudes anciennes, devant des combinaisons de réclame qui lui échappaient. Il osa montrer sa répugnance, en disant :

— Si nous la donnons à cinq francs soixante, c'est comme si nous la donnions à perte, puisqu'il faudra prélever nos frais qui sont considérables... On la vendrait partout à sept francs.

Du coup, Mouret se fâcha. Il tapa de sa main ouverte sur la soie, il cria nerveusement :

— Mais je le sais, et c'est pourquoi je désire en faire cadeau à nos clientes... En vérité, mon cher, vous n'aurez jamais le sens de la femme. Comprenez donc qu'elles vont se l'arracher, cette soie !

— Sans doute, interrompit l'intéressé, qui s'entêtait, et plus elles se l'arracheront, plus nous perdrons.

— Nous perdrons quelques centimes sur l'article, je le veux bien. Après ? le beau malheur, si nous attirons toutes les femmes et si nous les tenons à notre merci, séduites, affolées devant l'entassement de nos marchandises, vidant leur porte-monnaie sans compter ! Le tout, mon cher, est de les allumer, et il faut pour cela un article qui flatte, qui fasse époque. Ensuite, vous pouvez vendre les autres articles aussi cher qu'ailleurs, elles croiront les payer chez vous meilleur marché. Par exemple, notre Cuir-d'Or, ce taffetas à sept francs cinquante, qui se vend partout ce prix, va passer également pour une occasion extraordinaire, et suffira à combler la perte du Paris-Bonheur... Vous verrez, vous verrez !

Il devenait éloquent.

DOSSIER

VIE D'ÉMILE ZOLA

1840-1902

I. L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE EN PROVENCE

1840-1858

Émile Zola naît à Paris le 2 avril 1840, au 10 de la rue Saint-Joseph. Il est le fils d'un ingénieur civil d'origine vénitienne, François Zola (né en 1795 et installé en France après des travaux en Italie et en Autriche, et un séjour, en qualité d'officier, dans la Légion étrangère), et d'une jeune Beauceronne, fille d'un artisan vitrier et d'une couturière : Émilie Aubert, née en 1819.

En 1843, les Zola emménagent à Aix-en-Provence. L'ingénieur François Zola, qui a depuis plusieurs années un bureau à Marseille, va construire un barrage tout près d'Aix, dans les gorges de l'Infernet (sur le territoire du Tholonet), et un canal pour l'alimentation en eau potable de la ville d'Aix. Il crée une société, avec plusieurs commanditaires parisiens. Les parents d'Émilie Aubert, Louis et Henriette Aubert, viennent rejoindre leurs enfants à Aix. Émile Zola fera au moins deux voyages à Paris, l'un en 1845, l'autre en 1846.

François Zola, constructeur et homme d'affaires, est créateur, entreprenant, énergique. Il a proposé à Thiers les plans d'une fortification de Paris, à la ville de Marseille ceux d'un nouveau port. Le barrage de l'Infernet sera sa première grande réalisation en France. C'est un pionnier de la politique des grands travaux. Il touche au succès, lorsque la maladie l'abat. Le 27 mars 1847, il meurt à Marseille d'une pneumonie contractée sur le chantier du barrage. C'est le malheur et la ruine pour la famille. Émilie Zola, spoliée par d'habiles spéculateurs, lutte sans succès, dans d'interminables litiges, pour sauver quelque argent. Les Zola, appauvris, doivent emprunter pour vivre ; ils changent plusieurs fois de domicile ; certains créanciers oubliés relanceront l'écrivain vingt ans plus tard, lorsqu'il aura atteint la célébrité.

Émilie Zola et sa mère veulent cependant donner à l'enfant une éducation de bonne famille. Il reçoit une instruction religieuse : en 1848, il est élève de la pension Notre-Dame, où il a pour camarades Marius Roux et Philippe Solari. Le premier

devenu journaliste et le second sculpteur, ils resteront ses amis jusqu'à la fin du siècle. Les Zola traversent sans dommage les événements politiques de la période 1848-1851. En octobre 1852, Zola entre en septième au collège Bourbon, comme pensionnaire. En 1853, il devient élève demi-pensionnaire de sixième. C'est au collège Bourbon que Zola fait la connaissance d'un autre duo de camarades : Jean-Baptistin Baille, fils d'un aubergiste, et Paul Cézanne, fils d'un banquier, tous deux plus avancés que lui d'un an et d'une classe. En 1854, ils assistent au défilé des troupes partant pour la Crimée. Dans les *Nouveaux Contes à Ninon*, vingt ans plus tard, Zola racontera les souvenirs de sa vie de collégien provençal. Au collège, en quatrième, puis en troisième (section latin-sciences), il remporte des succès. Il joue de la clarinette dans la fanfare du collège, assiste aux cérémonies de la Fête-Dieu, s'enthousiasme pour Hugo et Musset, va applaudir au théâtre les drames romantiques, et, l'été venu, nage et chasse dans la campagne provençale avec Baille et Cézanne. Il se lie avec d'autres jeunes gens de la bourgeoisie d'Aix, Marguery, de Julienne d'Arc, Marquezi, Houchard. De toute cette jeunesse, lui, le plus pauvre, sera le seul à quitter la Provence pour « monter » à Paris. Déjà, il accumule les manuscrits : des vers, surtout, mais aussi un roman sur les croisades, et une comédie de potache en trois actes et en vers, *Enfoncé, le pion !*. La plupart de ces premiers écrits ont disparu. Ils portaient sans doute la marque du lyrisme romantique. De la littérature contemporaine, Leconte de Lisle, Gautier, Nerval, Baudelaire, Balzac, Zola ne sait encore à peu près rien.

Le 11 novembre 1857, sa grand-mère, Henriette Aubert, meurt. Émilie Zola part pour Paris, à la recherche de soutiens. Quelques semaines plus tard, en février 1858, Zola la rejoint, avec son grand-père Louis Aubert. C'est l'adieu à la Provence – et à l'insouciance. La famille loue un petit appartement dans un quartier alors très modeste, au 63 de la rue Monsieur-le-Prince. Le 1^{er} mars, Émile entre en seconde au lycée Saint-Louis, sur la recommandation d'un ami de son père, avocat au Conseil d'État, Alexandre Labot.

II. LA VIE DE BOHÈME

1858-1862

Alors commence une longue et riche correspondance entre Zola et ses amis aixois. Seules ont été conservées ses lettres à Baille, le polytechnicien, et à Cézanne, le peintre. Les résultats scolaires de Zola deviennent décevants. Il garde la nostalgie de la Provence. Il ne s'intéresse vraiment qu'à la littérature française, enseignée par Pierre Levasseur, futur historien de renom. Dans le courant de l'été 1858, il passe plusieurs semaines à Aix. De retour en octobre, il tombe gravement malade : peut-être la fièvre typhoïde. Les souvenirs de cette maladie lui inspireront quinze ans plus tard une partie de *La Faute de l'abbé Mouret*. Guéri, il retourne au lycée Saint-Louis, en rhétorique. En

janvier 1859, les Zola habitent 241 rue Saint-Jacques, encore plus près de la banlieue sud. Émile Zola compose des vers en hommage à son père, qui paraissent dans *La Provence* (17 février 1859). Il découvre, au Carnaval, la fête nocturne dans Paris, le bal de l'Opéra. En juin, c'est l'effervescence des batailles contre l'Autriche, l'enthousiasme pour la cause italienne. Zola ne parvient ni à l'application de certains de ses condisciples, déjà préparés pour les carrières que l'Empire offre aux fils de la bourgeoisie parisienne, ni à la futilité des autres, qui serviront plus ou moins de modèles au jeune Maxime, dans *La Curée*. Pauvre, à demi étranger, déraciné, poète, idéaliste dans un monde qu'il juge cynique, il n'est pas heureux. Le 4 août 1859, il échoue au baccalauréat. Après des vacances à Aix (et des amours platoniques avec une jeune fille qu'il baptise l'Aérienne), c'est un nouvel échec, à Marseille, en novembre. Il abandonne ses études.

En 1860, son grand-père, Louis Aubert, meurt. Zola cherche du travail. La protection d'Alexandre Labot lui vaut une place d'employé à l'administration des Docks de Paris. Il y reste deux mois. Il échappe à l'ennui de la semaine par de longues randonnées dominicales, dans les villages de la banlieue, à Saint-Cloud, à Vincennes, à Vitry. Les Zola demeurent 35 rue Saint-Victor, où il a, pour lui seul, une mansarde au septième étage. Là, il reçoit de nouveaux amis, le peintre Chaillan, Georges Pajot, et des Provençaux installés comme lui à Paris. Poèmes (*Paolo*), proverbes (*Perrette*), nouvelles (*Un coup de vent*), lettres à Baille et à Cézanne : il écrit, lit les classiques, Michelet, George Sand, Shakespeare, admire Jean Goujon et Greuze. L'été venu, il quitte les Docks, se retrouve sans travail, et sans ressources. Il doit renoncer à l'idée d'aller passer à Aix les premières semaines de l'automne.

L'hiver 1860-1861 lui est très dur. On ne sait pas grand-chose de ces six mois. Zola s'enfonce dans le spleen. Il a une liaison malheureuse avec une fille galante, Berthe (qu'il transposera dans *La Confession de Claude*, commencé dès 1862 et publié en 1865). En février, il habite au 24 de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, dans un hôtel garni. Cézanne, tant attendu, le rejoint en avril 1861. Ensemble, ils visitent le Salon de Peinture, les académies où travaillent les rapins. Zola cherche toujours un emploi, en vain, avec une amertume et un désarroi croissants. Il lit Molière et Montaigne, mais aussi Victor de Laprade. Il mène apparemment la vie de bohème. C'est la fin des soliloques idéalistes, le début des regards sur la grande ville et sur les paysages de plein air – à la manière de ses amis peintres qui cherchent le « motif ». Mais l'œuvre a toujours un temps de retard sur l'expérience : il écrit encore des vers, sans plus guère croire à son talent poétique (*L'Aérienne*). La fin de l'enfance approche. L'attente durera encore tout un hiver, dans le froid, l'oisiveté, le malaise. Le 7 décembre 1861, à la mairie du V^e arrondissement, il réclame, en qualité de fils d'étranger, né en France, la nationalité française. Bénéficiant d'un tirage au sort favorable, il est libéré du service militaire.

III. L'ÉDITION

1862-1865

Le 1^{er} mars 1862, Émile Zola entre à la librairie Hachette, à cent francs par mois, comme employé au bureau des expéditions, où il fait des paquets, puis au bureau de la publicité. Il découvre le monde du livre, de l'intérieur. Il habite alors 11 rue Soufflot. En avril, on le trouve 7 impasse Saint-Dominique. Se détournant désormais de la poésie, il écrit trois contes en août-septembre (trois des futurs *Contes à Ninon*). Louis Hachette s'intéresse à lui, et lui confie les tâches de ce qu'on appellerait aujourd'hui un attaché de presse. Le 31 octobre, il est naturalisé français. Nouveau déménagement : le voilà, à la fin de l'année, au 62 rue de la Pépinière, près de la barrière d'Enfer (aujourd'hui rue Daguerre). En juillet 1863, il habite avec sa mère un appartement de trois pièces 7 rue des Feuillantines.

Il s'enhardit. Ses fonctions le font entrer en contact avec les journaux et les revues, avec les écrivains liés à la librairie Hachette. L'année 1863 est celle de ses véritables premiers pas dans la presse : un proverbe en vers, *Perrette*, est refusé par la *Revue des Deux Mondes*, en février, mais deux contes paraissent dans la *Revue du Mois*, à Lille, en avril et en octobre ; en décembre, il collabore au *Journal populaire de Lille*. Conteur, chroniqueur, critique : ce sera sa marque propre, dans le journalisme de la fin du Second Empire.

Son départ, dans la double carrière de l'édition et des lettres, semble bien pris. En juin 1864, devenu chef de la publicité à la librairie Hachette, à deux cents francs par mois, Zola s'installe avec sa mère 278 rue Saint-Jacques. Il lit Stendhal et Flaubert, fait le compte rendu, pour la *Revue de l'Instruction publique*, des conférences de la rue de la Paix sur Le Sage, Shakespeare, Aristophane, La Bruyère, Molière. Ces conférences sont un foyer de l'opposition libérale à l'Empire. Il affirme sa sympathie littéraire pour le réalisme. Il collabore au *Journal populaire de Lille*, à *L'Écho du Nord*, à *La Nouvelle Revue de Paris*, à *L'Entracte*. Le cercle de ses relations littéraires s'élargit. Il remporte « sa première victoire » avec la publication des *Contes à Ninon*, en décembre, chez Albert Lacroix, l'éditeur de Hugo. Un mois plus tard, il va demeurer 142 boulevard du Montparnasse.

L'année 1865 accentue ce mouvement. Il est désormais chroniqueur régulier du *Petit Journal*, du *Salut public de Lyon*. On trouve sa signature dans *La Vie parisienne*, *La Revue française*, *Le Figaro*, *Le Grand Journal*, etc. En novembre, paraît son premier roman, *La Confession de Claude*. Il écrit deux pièces de théâtre, *La Laide* et *Madeleine*. Il a pris de l'assurance et de la confiance. Il a su exploiter à fond ses fonctions dans l'édition. Il travaille avec acharnement ; c'est au-delà de ses dix heures quotidiennes chez Hachette qu'il doit trouver le temps d'écrire. Ses articles, à eux seuls, lui rapportent deux cents francs par mois. Ce n'est plus tout à fait la pauvreté. Il a rencontré Gabrielle-Alexandrine Meley, qui est devenue sa maîtresse, probablement le

28 décembre 1864, et dont il ne se séparera plus. Il va prendre tous ses risques, en abandonnant la librairie pour ne plus vivre que de sa plume.

IV. LE JOURNALISME LITTÉRAIRE 1866-1868

Le 31 janvier 1866, Zola quitte la librairie Hachette. Depuis trois mois, son nom commençait à faire quelque tapage : *La Confession de Claude* a déclenché une enquête du procureur de la République ; une aigre polémique a opposé Zola à Barbey d'Aurevilly et au journal *Le Nain jaune*. Le successeur de Louis Hachette (mort en juillet 1864) a besoin d'un chef de publicité plus discret. Zola, de son côté, pense que le moment est venu de conquérir une complète disponibilité. La librairie Hachette lui commande trois ouvrages (qu'il n'écrira pas) ; la séparation semble se faire à l'amiable. Zola, le 1^{er} février, devient courriériste littéraire de *L'Événement*, journal fondé par Hippolyte de Villemessant. Il conserve sa collaboration au *Salut public de Lyon*. Il écrit un roman-feuilleton pour *L'Événement* : *Le Vœu d'une morte* ; il donne une grande étude sur Taine à *La Revue contemporaine*, des contes à *L'Illustration*. Il proclame son admiration pour les Goncourt, pour Balzac, pour Flaubert. Son *Salon* dans *L'Événement* fait scandale : il loue Manet et Courbet, et éreinte la peinture académique. Il publie coup sur coup *Mon Salon* (juin), *Mes Haines*, recueil des principales études littéraires du *Salut public*, *Le Vœu d'une morte* (novembre). Avec Cézanne, le peintre Guillemet, et quelques autres, il découvre Bennecourt, sur les bords de la Seine, au-delà de Mantes, et y fait plusieurs séjours. À Paris, il habite avec Alexandrine Meley, rue de l'École-de-Médecine, puis 10 rue de Vaugirard. Il écrit des lettres sereines, optimistes.

Mais l'année, fort bien commencée, se termine dans la gêne. L'année 1867 n'est pas plus favorable. *L'Événement* a été supprimé le 15 novembre 1866 ; *Le Salut public*, après novembre, se passe des services de Zola ; *Le Figaro*, devenu quotidien pour se substituer à *L'Événement*, ne publie que de loin en loin, en 1867, des textes de Zola : des portraits littéraires, des tableaux parisiens, des études critiques. En janvier 1867, Zola affirme encore une fois hautement son estime pour Manet, dans *La Revue du XIX^e siècle*. Il rencontre au Café Guerbois, Grande-Rue-des Batignolles, les peintres de la nouvelle école (les futurs impressionnistes) : Manet, Pissarro, Monet, bientôt Renoir, Fantin-Latour, Bazille, avec l'écrivain Duranty. Quelques textes ici et là (dans *La Situation*, et dans *La Rue de Vallès*) ne le préservent pas du manque d'argent. Alexandrine fait des bandes pour la librairie Hachette. C'est une année noire. Mais c'est aussi l'année où Zola écrit son premier chef-d'œuvre, *Thérèse Raquin*, qui paraît en décembre. En même temps, il publie un roman-feuilleton dans *Le Messager de Provence* : *Les Mystères de*

Marseille. Une adaptation de ce roman pour la scène due à Zola et à Roux sera jouée à Marseille en octobre.

En avril 1867, les Zola se sont installés sur la rive droite, 1 rue Moncey (aujourd'hui rue Dautancourt), aux Batignolles. En avril 1868, ils vont habiter 23 rue Truffaut. Zola écrit *Madeleine Férat*, qui paraîtra en feuilleton dans *L'Événement illustré*, où il a également publié un nouveau *Salon* et de nombreuses chroniques. Il connaît encore des périodes difficiles. À partir de juin, il collabore à *La Tribune*, un des journaux de l'opposition républicaine nés de la loi du 11 mai 1868 sur la libéralisation de la presse. En novembre, il noue des relations amicales avec les Goncourt. Il correspond avec Taine, avec Sainte-Beuve. C'est l'époque où il lit des ouvrages sur l'hérédité, sur la physiologie, et où il jette les premières idées, les premiers projets de *L'Histoire d'une famille*, en dix volumes. Il cherche à s'engager pour un long terme chez un éditeur, qui assurerait sa sécurité matérielle et lui permettrait de construire à loisir une grande œuvre, conforme à ses intuitions « naturalistes » : l'analyse, psychologique, physiologique et sociale, est pour lui la forme moderne du roman.

V. LE JOURNALISME POLITIQUE

1869-1871

L'opposition à l'Empire s'enhardit. Zola multiplie les causeries polémiques dans *La Tribune*, puis dans *Le Rappel*, journal fondé par les proches de Victor Hugo. En même temps, il donne un courrier bibliographique au *Gaulois*. *L'Histoire d'une famille* commencera au coup d'État du 2 décembre 1851, et sera pour une part la peinture satirique des groupes sociaux qui ont trouvé profit dans le régime de Napoléon III. Zola écrit le premier roman du cycle, *La Fortune des Rougon*, et prépare le second, *La Curée*, cependant qu'éclatent des troubles en province (chez les mineurs de La Ricamarie et d'Aubin) et à Paris (juin-octobre 1869). Zola s'est installé 14 rue de La Condamine, toujours dans le quartier des Batignolles. Il y accueille un jeune Aixoise, Paul Alexis, qui deviendra son plus fidèle ami. L'éditeur Albert Lacroix accepte le plan des *Rougon-Macquart*, avec un contrat de cinq cents francs par mois pour l'auteur.

1870 compromet cette sécurité retrouvée. Le 31 mai, Zola a épousé Alexandrine Meley. Il continue à fréquenter Bennecourt, et à publier de vigoureux pamphlets contre l'Empire. Il collabore au *Rappel* (qui se passera de ses services après un article jugé par trop élogieux pour Balzac, le 13 mai) et à *La Cloche*, autre journal républicain. Mais le 19 juillet éclate la guerre entre la France et la Prusse. Le 4 septembre, deux jours après la défaite de Sedan, l'Empire s'effondre. L'événement sauve Zola des poursuites judiciaires que lui valait son article du 5 août, plus antibonapartiste que jamais. La publication de *La Fortune des Rougon*, qui paraissait depuis le 28 juin dans *Le Siècle*,

est interrompue depuis le 10 août. Le 7 septembre, les Zola quittent Paris pour Marseille, afin d'échapper au siège.

Zola espère du gouvernement de la Défense nationale un poste de sous-préfet, récompensant son passage dans les journaux républicains. Il échoue, malgré l'appui – assez mou – des amis politiques de Gambetta. À Marseille, il fonde avec Marius Roux un journal éphémère, *La Marseillaise*. Le 11 décembre, il part seul pour Bordeaux, où siège une délégation du gouvernement. Un membre de la délégation, Glais-Bizoin, le prend comme secrétaire. Sa femme et sa mère le rejoignent. Après l'armistice du 28 janvier 1871, une Assemblée nationale est élue (le 8 février). Elle siège à Bordeaux. Zola propose à *La Cloche*, et obtient, de devenir son chroniqueur parlementaire ; il fera le même travail pour *Le Sémaphore de Marseille*. Le voilà aux avant-postes de l'observation politique. Le 14 mars, il rentre à Paris, car l'Assemblée siège désormais à Versailles. Pendant la Commune, du 18 mars au 28 mai, il réside d'abord à Paris, puis, à partir du 10 mai, à Bennecourt : sa collaboration à *La Cloche*, journal républicain modéré, suspendu à partir du 19 avril, l'a rendu suspect à la Commune. De retour à Paris, il assiste avec consternation à la répression versaillaise, à l'instauration de « l'ordre moral ». La publication de *La Curée*, qui paraît en feuilleton dans *La Cloche*, est interrompue le 5 novembre sur intervention du Parquet. Après avoir été éloigné par la Commune, Zola est désormais surveillé par la république conservatrice.

VI. LA CONQUÊTE DU SUCCÈS

1872-1877

Zola se partage entre ses chroniques parlementaires et son œuvre littéraire. Il quitte *La Cloche* à la fin de 1872, mais conserve sa collaboration régulière au *Sémaphore de Marseille* jusqu'en février 1877, y publiant surtout, après 1872, des articles sur l'actualité parisienne. Un article vivement polémique contre la majorité monarchiste, dans *Le Corsaire*, en décembre, lui interdit la presse parisienne jusqu'en 1876 (sauf une brève série de critiques dramatiques dans *L'Avenir national*, en 1873). Il noue en 1872 des relations amicales avec Flaubert, Daudet, Tourgueniev. L'éditeur Georges Charpentier réédite *La Curée* et *La Fortune des Rougon*, et prend le relais de Lacroix, avec les mêmes conditions : un versement mensuel de cinq cents francs. *Le Ventre de Paris* paraît en 1873, l'année où Mac-Mahon est élu président de la République, évinçant Thiers. En juillet 1873, Zola tente sa chance au théâtre, avec *Thérèse Raquin* : échec. En 1874, il en va de même pour *Les Héritiers Rabourdin*, tandis que paraissent *La Conquête de Plassans* et les *Nouveaux Contes à Ninon*. Les Zola vont habiter au 21 rue Saint-Georges (aujourd'hui rue des Apennins). Par Manet, Zola noue amitié avec Mallarmé, par Flaubert avec Maupassant. Il suit avec sympathie les expositions impressionnistes, en 1874, 1876, 1877. Après *La Faute de l'abbé Mouret*, en 1875, il reçoit la visite admirative de J.-K. Huysmans, d'Henry Céard, puis de Léon

Hennique. L'éditeur Charpentier lui assure désormais des droits proportionnels aux ventes. Cette année, les Zola prennent leurs vacances à la mer (à Saint-Aubin, en Normandie).

Zola collabore maintenant à une revue mensuelle de Saint-Pétersbourg, *Le Messenger de l'Europe*. *Son Excellence Eugène Rougon* paraît en 1876. À partir d'avril 1876, *Le Bien public*, journal républicain, lui ouvre une revue dramatique et littéraire hebdomadaire, et publie en feuilleton *L'Assommoir*. La publication fait scandale ; elle devra s'achever dans une autre revue, *La République des Lettres*. Le roman, en janvier 1877, fait enfin de Zola l'écrivain le plus lu et le plus discuté de Paris. Il amplifie son succès avec ses campagnes en faveur du naturalisme, et ses éreintements des pièces à la mode : théâtre académique, drames historiques et pièces de boulevard. Les Zola, maintenant à l'aise, s'installent en avril 23 rue de Boulogne (aujourd'hui rue Ballu), et passent près de six mois (de mai à octobre) dans un village de pêcheurs près de Marseille, à l'Estaque. En octobre 1877, Mac-Mahon ayant dissous une assemblée où les républicains étaient majoritaires depuis un an, ceux-ci remportent les élections qui suivent. Trois mois plus tard, Mac-Mahon se soumet. La république parlementaire est enfin solidement instaurée. Et de même, la fortune privée et littéraire de Zola. Coïncidence significative, où se lit l'émergence politique, idéologique, esthétique, d'une nouvelle bourgeoisie.

VII. LE CHEF D'ÉCOLE : DE *L'ASSOMMOIR* À *GERMINAL* 1877-1885

Le 28 mai 1878, avec les droits d'auteur de *L'Assommoir*, Zola acquiert une maison à Médan, au bord de la Seine, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Paris (pour neuf mille francs). Il y passera chaque année l'été et l'automne et fera agrandir la demeure dès 1880. Maupassant lui apporte un bateau, baptisé *Nana*, du nom de l'héroïne du roman que prépare Zola. En avril a paru *Une page d'amour*. En juillet, *Le Voltaire* se substitue au *Bien public*, mais Zola y conserve sa chronique hebdomadaire. Il envoie au *Messenger de l'Europe* de longs articles de reportages (sur l'Exposition universelle), de souvenirs, d'analyses sociales, de théorie littéraire. En mai, il fait jouer *Le Bouton de Rose*, un vaudeville, au Palais-Royal : c'est un four. Mais une adaptation de *L'Assommoir*, en 1879, fait les beaux soirs de l'Ambigu. On commente, on discute, on chansonne et on caricature ses sujets, ses personnages et ses thèses naturalistes. Celles-ci culminent dans la publication, en 1880, du *Roman expérimental*. Par ce titre, Zola rattache délibérément son inspiration idéologique au courant de la pensée scientifique et positiviste, tandis que son œuvre puise dans des thèmes mythiques permanents : thèmes de vie, la nature et l'homme en travail, le rut, la gésine, la germination, la fécondité ; thèmes de mort, l'écroulement, la dissolution, le meurtre, la bêtise, la

stérilité, l'agonie, l'absurdité, avec leurs fantasmes : la machine, la bête, le sang, l'or, l'alcool, la fournaise, l'enfant qu'on tue, la femme-refuge et la femme-gouffre. Ainsi Nana, la « Mouche d'Or », dont Flaubert dit en 1880 qu'« elle tourne au mythe sans cesser d'être une femme ».

La critique académique est ahurie et scandalisée. Zola, en réponse, l'étrille dans ses articles du *Voltaire*, puis du *Figaro* (1880-1881). *Les Soirées de Médan*, en avril 1880 (avec Alexis, Céard, Huysmans, Hennique et Maupassant), font de Médan le symbole du naturalisme. Puis Zola abandonne le journalisme. En 1880, il a perdu deux amis : Duranty et Flaubert, et, le 17 octobre, sa mère. Ces disparitions lui causent un profond ébranlement affectif, dont *La Joie de vivre*, en 1884, porte la trace. Il passe mal la quarantaine. L'œuvre continue, cependant, comme une drogue ; en 1881 trois recueils critiques (*Les Romanciers naturalistes*, *Le Naturalisme au théâtre*, *Documents littéraires*) ; en 1882, *Une campagne*, recueil des articles du *Figaro*, et un roman au vitriol sur les mœurs de la bourgeoisie, *Pot-Bouille* ; en 1883, *Au Bonheur des Dames*. À Paris et à Médan, les Zola reçoivent leurs amis Daudet, Goncourt, Charpentier, Céard, Alexis, Huysmans, Cézanne. Ils passent l'été au bord de la mer, à Grand-Camp en 1881, à Bénodet en 1883. Du 23 février au 3 mars 1884, Zola enquête à Anzin, dans les mines de charbon, en pleine grève, pour son « roman ouvrier » : *Germinal* paraît en 1885, cinq ans après le retour des communards exilés, trois ans après la formation du Parti ouvrier de Jules Guesde, un an après la législation des syndicats. C'est le sommet des *Rougon-Macquart*, une œuvre où convergent le génie narratif et la puissance prophétique, et à laquelle aucun roman contemporain ne peut se mesurer. Zola rejoint Balzac, Stendhal, Flaubert. Il faudra désormais attendre Proust.

VIII. LA FIN DES ROUGON : DE L'ŒUVRE AU DOCTEUR PASCAL 1886-1893

Rentré d'un séjour au Mont-Dore (août 1885), Zola mène campagne contre la censure, qui a interdit l'adaptation de *Germinal* au théâtre (septembre-octobre 1885). La pièce ne sera jouée qu'en avril 1888, au Châtelet : trop longue, elle échouera. *L'Œuvre*, roman sur les peintres et sur la création artistique, est achevé en février 1886. Cézanne, qui croit s'être reconnu dans le personnage de Claude Lantier, cesse toute relation suivie avec Zola. La demeure de Médan s'agrandit ; Zola est un propriétaire heureux et gourmand ; il prend de l'embonpoint. Du 3 mai au 11 mai 1886, il voyage en Beauce pour préparer *La Terre*, dont il voudrait faire pour les paysans ce que *Germinal* a été pour les ouvriers. *La Terre*, achevé en août 1887, soulève de nouvelles polémiques. Anatole France parle des « Géorgiques de l'ordure » ; cinq jeunes écrivains de l'entourage de Goncourt (Bonnetain, Descaves, Rosny, etc.) publient un manifeste où ils affirment renier le naturalisme de Zola. Celui-ci passe des vacances paisibles à Royan

et, malicieusement, commence à préparer un roman mystique et faussement « convenable », *Le Rêve*.

Il lui reste quatre romans à écrire pour clore le cycle des *Rougon*. Il n'en sera même pas détourné par la révolution qui bouleverse sa vie privée en 1888. Il s'éprend d'une jeune lingère bourguignonne engagée par Alexandrine Zola, et en fait sa maîtresse, en décembre. Jeanne Rozerot lui donnera deux enfants, Denise, en 1889, et Jacques en 1891. Ce sont pour lui, dorénavant, les contraintes d'une double vie, qu'il réussit à vivre dans la dignité et à préserver des ragots, et qu'Alexandrine, après une crise douloureuse, acceptera. Il mincit, découvre à cinquante ans les joies de la paternité, retrouve l'énergie fougueuse de sa jeunesse. *La Bête humaine* (1890) n'en est pas moins un roman noir, hanté par des visions de violence. En septembre 1889, les Zola s'installent dans leur dernier domicile, 21 bis rue de Bruxelles, près de la place Clichy, que Zola, un peu plus tard, photographiera sous tous les angles, avec beaucoup d'autres paysages parisiens. La photographie le passionne ; il devient un excellent preneur de vue et un très bon technicien.

Le 1^{er} mai 1890, il pose pour la première fois sa candidature à l'Académie française. Il échouera toujours, en dépit de sa persévérance ; il ne sera jamais que président de la Société des gens de lettres (1891), où il travaillera sérieusement à la protection des droits des écrivains. En 1891, paraît *L'Argent*, roman sur la Bourse et les grandes affaires. En avril 1891, Zola refait, de Châlons à Sedan, le chemin qu'avait suivi en 1870 l'armée de Châlons, avant d'être écrasée à Sedan. En juin, on joue à l'Opéra-Comique *Le Rêve*, sur une musique d'Alfred Bruneau. Zola se tourne vers le théâtre lyrique et écrit des livrets originaux, que Bruneau, devenu un fidèle de Médan, met en musique : *L'Attaque du moulin* (1893), *Lazare* (1894), *Messidor* (1897), etc. *La Débâcle* paraît en 1892. En août-septembre, les Zola voyagent à Lourdes, en Provence, en Italie : premier contact avec l'univers des *Trois Villes*. La dernière ligne du *Docteur Pascal* est écrite le 15 mai 1893. Le 21 juin, un grand banquet littéraire célèbre l'achèvement des *Rougon-Macquart* ; le 13 juillet, Zola, chevalier depuis 1888, est fait officier de la Légion d'honneur. En septembre, il est l'invité d'honneur du Congrès international de la presse, à Londres. Mais l'Académie française lui préfère José Maria de Heredia. Heureusement pour son visage futur, il n'a pas tout à fait conquis tous les honneurs...

IX. DE L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE AU CYCLE DE LA CITÉ LES TROIS VILLES

1894-1898

Pendant que Zola terminait *Les Rougon-Macquart*, c'était, à Lourdes, le grand marché des miracles, à Rome l'encyclique de Léon XIII sur les conflits sociaux, et à Paris, mêlés, le ralliement catholique à la république modérée de Jules Méline, le

scandale de Panamá, les attentats anarchistes. Une fin de siècle travaillée par l'inquiétude sociale, le nationalisme, le renouveau mystique, le malaise des foules... Zola reprend partiellement le schéma qui lui a réussi dans *Les Rougon-Macquart* : une même famille suivie de roman en roman (mais sans les multiples ramifications des *Rougon-Macquart*). Le prêtre Pierre Froment sera successivement le héros de *Lourdes* (1894), de *Rome* (1896) et de *Paris* (1898). Les Zola ont séjourné à Rome en 1894. Zola a été fasciné par les contrastes entre les ruines du monde antique, le baroque, la toute-puissance de la Rome papale, et la fièvre de spéculations et de plaisirs de la capitale civile. Il s'est retrouvé dans Michel-Ange. Il n'a pas rendu visite à ses lointains cousins de Vénétie...

En 1895-1896, il reprend sa plume de journaliste, pour une *Nouvelle Campagne* dans *Le Figaro* : dix-huit articles, parmi lesquels un article malheureux sur l'art moderne, et un article prémonitoire sur l'antisémitisme. *Paris*, en 1898, tentera d'interpréter les tares de la république parlementaire, l'inhumanité de la cité moderne, l'exaltation anarchiste.

X. DE L'AFFAIRE DREYFUS AUX QUATRE ÉVANGILES

1898-1902

Le capitaine Alfred Dreyfus a été condamné en décembre 1894 à la déportation perpétuelle à l'île du Diable, pour avoir prétendument livré des renseignements à l'Allemagne. En 1896, le colonel Picquart a découvert le vrai coupable (le commandant Esterházy). Mais ce n'est qu'à la fin de 1897 que Zola, convaincu par Leblois, Bernard Lazare, Scheurer-Kestner, de l'innocence de Dreyfus, va mettre son nom et son talent au service du condamné. *J'accuse* (Lettre au président de la République), publié le 13 janvier 1898 dans *L'Aurore*, journal de Clemenceau, enflamme l'opinion. L'affaire Dreyfus est désormais au centre du débat politique, contre le vœu des pouvoirs et du Parlement. Elle oppose le courant nationaliste et militariste à la gauche radicale et socialiste, la libre pensée à l'intégrisme catholique, les partisans du droit à ceux de l'ordre et de la raison d'État. Zola, injurié de toutes les manières par les liges d'extrême droite, inculpé de diffamation à l'égard des officiers qu'il a dénoncés pour forfaiture, est jugé par la cour d'assises de Paris du 7 au 23 février 1898 et condamné à un an de prison et trois mille francs d'amende. Le jugement, cassé le 2 avril, est confirmé par la cour de Versailles le 18 juillet 1898, par défaut. Sur le conseil de ses défenseurs (Labori, Albert Clemenceau) et de ses amis (l'éditeur Fasquelle, Alfred Bruneau, Fernand Desmoulins, Octave Mirbeau), Zola s'exile en Angleterre. C'est un nouveau bouleversement dans sa vie. L'écrivain paisible, honoré, fortuné, est devenu un combattant traqué, clandestin. D'Angleterre, il écrit des lettres à la fois attristées et confiantes à Alexandrine, à Jeanne Rozerot, à ses amis. Son action a déclenché un mouvement irréversible. Le 31 août 1898, le commandant Henry, principal accusateur

de Dreyfus, est convaincu de faux et se suicide. Le dossier d'Alfred Dreyfus est porté devant la Cour de cassation, qui, le 3 juin, rend un arrêt de révision du procès de 1894. Les défenseurs de Dreyfus triomphent. Zola, le 5 juin, rentre en France, affrontant ouvertement le gouvernement, qui renonce à le faire poursuivre. En septembre 1899, Dreyfus, ramené en France, est de nouveau jugé, de nouveau condamné par des officiers qui se refusent à perdre la face, et aussitôt gracié. Il sera réhabilité et réintégré dans l'armée en 1906. La défaite des adversaires de Dreyfus et de Zola, en dépit de la politique d'apaisement menée par Waldeck-Rousseau, entraînera la victoire de la gauche radicale aux élections de 1902, et une diminution sensible du rôle des congrégations religieuses et des ligues nationalistes.

En Angleterre, Zola a écrit *Fécondité*, qui paraît en 1899. C'est le premier des *Quatre Évangiles*, son dernier cycle, où il cherche à deviner, à travers le destin de la lignée issue de Pierre Froment, ce que sera la société du siècle à venir ; romans longs et touffus, où passent les rêves et les mythes laïques, scientistes et socialisants de 1900. *Travail* paraît en 1901 ; *Vérité*, directement inspiré par l'Affaire, sera publié en 1903, après la mort de Zola. *Justice* est resté à l'état de notes préparatoires.

Après son retour, Zola intervient plusieurs fois dans *L'Aurore* pour hâter la réhabilitation d'Alfred Dreyfus. En 1900, il réalise un reportage photographique de l'Exposition universelle. Pour le reste, c'est de nouveau une vie familiale doublement partagée, entre Alexandrine et Jeanne, entre Paris et Médan. De nombreuses photos le montrent entouré de ses amis à Médan, ou de ses enfants dans la demeure de Jeanne à Verneuil, ou en cycliste sur les routes de campagne. Il s'est retiré à l'écart du mouvement politique et esthétique. Son vieil ami Paul Alexis meurt en 1901. Maupassant est mort en 1893, Goncourt en 1896, Daudet en 1897. Il est le dernier survivant des dîners naturalistes.

Pas pour longtemps. Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1902, au retour de Médan, Alexandrine et Émile Zola sont asphyxiés par une cheminée qui tire mal. Seule Alexandrine est ranimée. Accident ? Malveillance ? Zola recevait souvent des menaces de mort. L'enquête conclut à l'accident, sans certitude. Cinquante ans plus tard, un entrepreneur, sans laisser publier son nom, avouera à un journaliste avoir bouché la cheminée de Zola, « pour lui faire une farce ». Zola mort pour la Justice, titre de sa dernière œuvre ? Ce n'est pas invraisemblable.

Le 5 octobre 1902, le peuple de Paris, auquel s'est jointe une délégation des mineurs de Denain, lui fait un cortège de funérailles comme on n'en avait pas vu depuis la mort de Victor Hugo. Le 4 juin 1908, son corps sera porté au Panthéon. Plus tard, selon les vicissitudes politiques et idéologiques, l'État l'honorera ou l'oubliera. Il reste une figure plus aimée à gauche qu'à droite. Le peuple n'a jamais cessé de le lire. La critique moderne a découvert son œuvre, qu'on étudie maintenant à l'égal des classiques.

HENRI MITTERAND

NOTICE

LES ORIGINES

Émile Zola, arrivé à Paris en 1858, attentif de bonne heure à tous les aspects et à toutes les transformations de Paris, n'avait pu manquer de repérer la croissance du commerce de « nouveautés », l'apparition et les agrandissements successifs des grands magasins, qui supplantaient, dans la curiosité de la clientèle, notamment de la clientèle féminine, les boutiques d'antan. Dès 1837, Balzac avait situé vers 1820 les débuts du phénomène, dans *Grandeur et décadence de César Birotteau* :

Constance Pillerault était la première demoiselle d'un magasin de nouveautés nommé Le Petit-Matelot, le premier des magasins qui depuis se sont établis dans Paris avec plus ou moins d'enseignes peintes, banderoles flottantes, montres pleines de châles en balançoire, cravates arrangées comme des châteaux de cartes, et mille autres séductions commerciales, prix fixes, bandelettes, affiches, illusions et effets d'optique, portés à un tel degré de perfectionnement que les devantures des boutiques sont devenues des poèmes commerciaux.

Sous la monarchie de Juillet s'étaient créés *La Belle Fermière*, *Le Coin de rue*, *La Chaussée d'Antin*, *Le Pauvre Diable*, dont les noms soulignaient bien, non sans quelque ingénuité, le souci d'attirer une « pratique » populaire aux ressources financières limitées, sinon une clientèle de masse. Plusieurs de ces établissements, sous le Second Empire, étaient en pleine expansion, notamment *Le Coin de rue*. D'autres avaient déjà sombré, lorsque cette première génération de grands magasins se vit attaquer par de nouvelles créations, qui ajoutaient aux méthodes déjà éprouvées un esprit d'offensive plus ambitieux. Il va de soi qu'il ne pouvait rester au cœur de Paris vingt ou trente magasins de la taille du *Bon Marché* (créé en 1852) ou du *Louvre* (1855). La seconde génération bénéficia des grands travaux du préfet Haussmann, qui créaient dans Paris des voies de circulation à l'échelle de la capitale entière, brisaient les frontières invisibles entre les quartiers, et favorisaient la fréquentation de ces grands centres

commerciaux par des Parisiens venus de partout. Le *Bon Marché*, dirigé par Aristide Boucicaut, occupa peu à peu tout le quadrilatère limité par la rue de Babylone, la rue du Bac, la rue de Sèvres et la rue Velpeau. Plus significatif encore, l'exemple du *Louvre*, dirigé par un ancien employé du *Pauvre Diable*, Chauchard, et construit en bordure de la toute récente rue de Rivoli, sur le grand axe est-ouest, avec les fonds des frères Pereire. Cette forme nouvelle de distribution des marchandises, en particulier des « articles de Paris », profitait également, d'une part, de l'afflux de provinciaux et d'étrangers suscité par les Expositions universelles de 1855 et de 1867, et du développement de la presse quotidienne, qui réservait des pages entières à la publicité du *Bon Marché* et du *Louvre*.

Le *Bonheur des Dames* tient peut-être son nom du *Paradis des Dames*, magasin de nouveautés fondé sous le Second Empire, aux 8 et 10 de la rue de Rivoli, et qui participa à la grande lutte publicitaire des années 1860. Mais Zola lui donna pour origine un ancien et modeste magasin, fondé en 1822 par « Deleuze, Hédouin et Cie » ; et à l'inverse, son histoire ultérieure évoque plutôt la prodigieuse croissance des créations toutes récentes que sont le *Bon Marché* et le *Louvre*. La croissance fictive du *Bonheur des Dames* est du reste plus foudroyante, et plus meurtrière pour les petits commerces d'alentour, que ne le furent celles des grands magasins réels : on sait que Zola, prisonnier des limites historiques qu'il avait imposées aux *Rougon-Macquart*, devait concentrer sur moins de vingt ans l'action de ses romans, et rendre d'autant plus spectaculaire le « boom » commercial de l'entreprise d'Octave Mouret, non sans quelque tricherie avec la vérité.

Jetant dès 1868 les bases du grand cycle romanesque qu'il avait en tête – selon un modèle qui croise l'exemple balzacien et les thèses d'Hippolyte Taine –, il avait fait du monde des commerçants un des « quatre mondes » fondamentaux de la société moderne, et conçu un roman qui aurait pour cadre un « magasin de hautes nouveautés », et pour personnage un « spéculateur sur le haut commerce ». Vers 1871-1872, une liste des *Rougon-Macquart* mentionne le roman sur le haut commerce de nouveautés, avec Octave Mouret. Rappelons que ce dernier, sur l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, est le fils de François Mouret et Marthe Rougon, personnages principaux de *La Conquête de Plassans*, et le frère de l'abbé Serge Mouret. Absent des cinq romans qui suivent *La Conquête de Plassans*, il ne réapparaîtra qu'en 1882, dans *Pot-Bouille*, en qualité de vendeur au *Bonheur des Dames*. À la mort du propriétaire, Octave épousera la veuve de celui-ci, la belle Mme Hédouin – non sans avoir ravagé autour de lui de nombreux cœurs féminins. Il est clair que Zola annonce par là le roman auquel il n'a pas cessé de songer, comme le montre cette déclaration de Laffitte, directeur du *Voltaire*, le jour même où la publication de *Nana* s'achève dans son journal : « M. Zola... cette fois, va se consacrer à une étude fouillée des mœurs du grand commerce de Paris, où il peindra le tableau, saisissant et nouveau, de ces grands bazars modernes qui ont, depuis quelques années, transformé les habitudes parisiennes » (*Le Voltaire*, 5 février 1880). En décembre 1876, dans *Le Messager de*

l'Europe, Zola avait évoqué « l'admirable César Birotteau, qui est aussi grand dans sa boutique de parfumerie que les héros d'Homère devant Troie ».

L'action de *Pot-Bouille* s'étend d'octobre 1861 à novembre 1863 ; celle d'*Au Bonheur des Dames* d'octobre 1864 à février 1869 : « Il faut, écrit Zola dans l'*Ébauche* de *Pot-Bouille*, que le premier roman ne soit que le premier épisode du second. » *Pot-Bouille* situe le magasin sous sa forme originelle : « À l'encoignure des rues Neuve-Saint-Augustin et de la Michodière, un magasin de nouveautés dont la porte s'ouvrait sur le triangle étroit de la place Gaillon. » C'est là qu'Octave Mouret commence d'édifier sa fortune. Mais l'histoire des magasins est traitée dans *Pot-Bouille* en mineur : le roman reste celui de « l'adultère dans la bourgeoisie », et l'éducation sentimentale d'un jeune homme cynique et un tant soit peu affairiste. *Au Bonheur des Dames*, par contraste, donnera la dominante à la femme : une jeune femme, Denise, et, de manière plus collective, les femmes, les clientes, mordues de « la rage du chiffon », sublimation moderne d'autres désirs. Premières pages de l'*Ébauche* du *Bonheur* : « La toute-puissance de la femme, l'odeur de la femme domine tout le magasin. »

LA PRÉPARATION

Pot-Bouille fut préparé et écrit entre février 1881 et février 1882. Dès l'année 1881, cependant, Zola avait ouvert le dossier du roman qui devait suivre. Il y rangeait pêle-mêle les documents que lui apportait l'actualité, notamment des articles sur les grands magasins. Pendant l'hiver 1881-1882, il fréquenta assidûment tantôt le *Bon Marché*, tantôt le *Louvre*, tantôt la *Place Clichy*, dont sa femme, Alexandrine, était une cliente fidèle (les Zola habitaient alors non loin de là, au 23 de la rue de Boulogne, aujourd'hui rue Ballu).

L'*Ébauche* d'*Au Bonheur des Dames* date sans doute du début de 1882. On y trouve la trace des articles que Zola a lus et conservés. Le plus ancien était un article paru dans *Le Figaro* du 23 mars 1881, qui voyait dans les grands magasins « les prodromes d'un immense phalanstère » et prophétisait « l'assassinat des petits marchands par les grands bazars ». L'inspiration de cet article faisait converger la vision fouriériste et la vision darwinienne. L'article s'attardait également sur les conditions de vie des employés et des employées, et sur « la névrose des grands bazars », la manie du vol – on dirait aujourd'hui, de « la fauche » (voir *Le Monde* du 13 juillet 1980) : « Les grands bazars sont pour les femmes des maisons de tentations. » Un autre article, celui-ci de Jean Richepin, publié dans le *Gil Blas* du 23 novembre 1881, étudiait le « calicot », c'est-à-dire le vendeur de magasin de nouveautés ; c'était un peu, par avance, le profil de carrière d'Octave Mouret, selon une interprétation, cela va sans dire, fort optimiste : « Tel calicot, qui a commencé par vendre deux sous de fil, est devenu ensuite chef de rayon, puis intéressé, et se trouve aujourd'hui être copropriétaire dans ces maisons énormes qui ont l'importance et le budget d'un ministère¹. » En revanche, l'article

publié par le *Gil Blas* du 16 janvier 1882 sur les demoiselles de magasin proposait un tableau moins rose, et insistait sur la dureté de ce métier. Il rappelait, à demi-mot, l'histoire de Larivière, directeur du *Coin de rue*, qui, après avoir observé « à l'œuvre pendant huit ans » une de ses commises, en avait « fait sa femme, douze fois millionnaire ». À eux seuls, ces trois articles préfiguraient l'essentiel des thèmes que Zola allait retenir pour son roman. Mais y en avait-il d'autres ?

L'*Ébauche* du roman débute sur une note philosophique :

Je veux dans Au Bonheur des Dames faire le poème de l'activité moderne. Donc, changement complet de philosophie : plus de pessimisme d'abord, ne pas conclure à la bêtise et à la mélancolie de la vie, conclure au contraire à son continuel labeur, à la puissance et à la gaieté de son enfantement. En un mot, aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens.

Cela est écrit en réponse indirecte aux thèses qui se répandent alors dans le Paris intellectuel, avec le succès des idées schopenhaueriennes. Les amis de Zola, Huysmans et Céard, s'affirment volontiers pessimistes et désabusés ; pour eux, « seul le pire arrive », et la fin du siècle s'annonce comme la fin d'une civilisation. Pour Zola, « *Pot-Bouille* et les autres suffisent pour montrer les médiocrités et les avortements de l'existence ». Il est temps de passer à « l'autre face de la vérité », qui est « la joie de l'action et le plaisir de l'existence ».

Octave Mouret, loin d'être un Frédéric Moreau, ou, pis, un M. Folantin, sera donc « avec les actifs, les garçons d'action qui ont compris l'activité moderne », non sans un « côté de fantaisie » et d'« audace », ni « surtout son côté femme, sa science de la femme, qui l'a poussé à spéculer sur la coquetterie de la femme ». Car « là apparaît le côté poème du livre : une vaste entreprise sur la femme, il faut que la femme soit reine dans le magasin, qu'elle s'y sente comme dans un temple élevé à sa gloire, pour sa jouissance et pour son triomphe ». Passons sur les présupposés de ce discours, qui pourrait de nos jours faire sursauter les féministes, et constatons qu'il n'est pas de meilleur commentaire des valeurs littéraires des *Rougon-Macquart* que leurs *Ébauches*, où Zola, très souvent, assure vigoureusement le socle thématique et symbolique de ses romans, avant même de leur chercher une intrigue.

L'action d'*Au Bonheur des Dames* s'articulera autour de la « lutte » et des « souffrances » d'une « demoiselle de magasin ». Zola ignore encore s'il la fera « heureuse ou malheureuse » à la fin. Il pencherait plutôt pour la solution triste. C'est dans cette direction que le pousserait le souvenir de ses héroïnes passées, Miette, Renée, Gervaise, Nana... Mais le souci de battre en brèche une vision pessimiste de l'existence – et, peut-être, de sortir lui-même de la phase dépressive qu'il a connue depuis cette année 1880, l'année de sa quarantaine, où il a vu mourir plusieurs de ses

proches (sa mère, ses amis Flaubert et Duranty) – fera finalement verser le roman du côté de la fin heureuse. L'intrigue s'équilibrera donc sur deux éléments, selon le résumé par lequel Zola achèvera ses premières réflexions :

D'un côté le côté financier et commercial, la création du monstre, dominée par la rivalité des deux magasins et par le triomphe du grand écrasant le quartier ; et de l'autre le côté passion, l'amour, donné par une intrigue de femme, une petite ouvrière pauvre dont je raconte l'histoire et qui conquiert Octave peu à peu. Tout le roman est là, décidément. Le double mouvement : Octave faisant sa fortune par les femmes, exploitant la femme, spéculant sur sa coquetterie, et à la fin, quand il triomphe, se trouvant lui-même conquis par une femme, qui n'y a mis aucun calcul, qui l'a conquis par sa force de femme.

Retenons ici les termes : rivalité, conquête, triomphe. Un thème à l'origine descriptif, « le poème de l'activité moderne », s'est maintenant dramatisé et a trouvé sa dynamique, son « mouvement », et aussi son principe de composition : deux luttes aux issues inversées compensent mutuellement leurs effets, celle, perdue, du petit magasin contre le grand – le fort l'emporte sur le faible –, et celle, victorieuse, de la petite ouvrière contre le grand patron – le faible l'emporte sur le fort, à vrai dire non pas dans l'affrontement et le conflit, à la différence de ce qui précède, mais dans la séduction et dans la conquête passionnelle. La toute-puissance de l'argent vaincue par la toute-puissance de l'amour – et de l'amour honnête. « C'est un type superbe de grâce et d'honnêteté à créer », écrit Zola à propos de son personnage féminin. Il arrive que Zola soit trahi par les siens, et que le naturalisme s'égaré dans les sentiers de la Providence...

La progression de *l'Ébauche* confirme cette évolution. Peu à peu, le personnage de la demoiselle de magasin remplace au premier plan celui d'Octave. Celui-ci, du même coup, perdra beaucoup du cynisme allègre qui le caractérisait dans *Pot-Bouille*. Zola donne à son héroïne une origine provinciale, pour la rendre encore plus timide et plus humble à ses débuts. Il imagine de l'apparenter aux propriétaires de « la boutique rivale » qui sera broyée par l'extension du *Bonheur des Dames*. Mais « à la fin, pour que tout finisse bien », il lui fera « sauver ses cousins ». Elle subira les assiduités d'un inspecteur, elle aura une idylle avec un commis, elle sera renvoyée, Octave la fera rentrer au magasin, il tentera de la posséder, en vain ; bref, comme toutes les héroïnes du roman populaire, elle traversera toute une série d'épreuves sans perdre rien de sa pureté ni de son courage têtue, jusqu'au triomphe final. « Elle devient seconde, puis première. Et à la fin le mariage. »

Si le roman s'en était tenu à cette ligne, il n'aurait rien eu à envier aux *Deux Orphelines*. Mais chez Zola, rien n'est simple, et le spectacle de la vie réelle, grouillante, brutale, contrastée, folle, momentanément tenu en lisière, réinvestit subitement le monologue créateur de *l'Ébauche* et des plans. Le moment arrive, en effet, dans *l'Ébauche*, où il faut moins construire qu'étoffer. Zola, autour de ses deux principaux

personnages, va créer l'impression d'une foule : et c'est de l'agitation de cette foule, dans un magasin toujours trop étroit pour elle malgré ses élargissements successifs, que naîtront les meilleures pages du roman, celles qui n'ont pas vieilli et qui rachètent l'idéalisme de la donnée sentimentale. Il y aura des chefs de rayon, des « intéressés », des fabricants, des commis, des caissiers, des vendeuses – « toutes les variétés » –, des clientes : quelques-unes, au premier plan, parleront et agiront pour la masse anonyme des femmes, et représenteront toutes les classes.

Il me faudra cinq ou six autres femmes, nommées, et connues de vue par les vendeurs, pour personnifier la clientèle... sans négliger pour cela, les passants, ni les femmes de province.

La fin de l'*Ébauche* est occupée par deux plans successifs, qui, associés au plan général et aux deux plans détaillés qui suivront, attestent un souci de construction d'autant plus marqué que Zola sent son intrigue plus menacée de dispersion devant l'ampleur des séquences descriptives inévitables. « Le danger, avait écrit Jean Richepin dans l'article déjà cité, ce sera de se noyer dans la faille, le satin, le velours, les dentelles, les tapis, les costumes, les falbalas, les lumières, les couleurs, comme *Le Ventre de Paris* s'est enlisé dans les légumes et les fromages. » Le deuxième plan préliminaire prévoit quatorze chapitres. Cela restera la disposition définitive, avec son alternance de gros plans sur les personnages centraux, d'intrigues chez les personnages secondaires, et de grands tableaux du magasin aux temps forts de sa croissance. Le chapitre IV sera celui des nouveautés d'hiver ; le chapitre IX celui des nouveautés d'été, et le chapitre XIV celui de la grande exposition de blanc, qui coïncidera naturellement avec les épousailles d'Octave et de Denise. Le roman se découpe ainsi en trois amples mouvements, dont chacun est emporté vers le double triomphe du tableau final par les forces convergentes du génie commercial, de la coquetterie féminine et de « l'activité moderne ». Dans son « Zola intime » (*La Revue illustrée*, 15 février 1887), Henry Céard a noté le caractère symphonique de cette scansion. C'est le battage de la publicité, le rythme de l'expansion, de plus en plus haletant, de plus en plus violent, la fièvre des paris sur les appétits sans limites de la consommation. La réalité du commerce est différente, l'accroissement des chiffres d'affaires est plus régulier et plus lent. Zola le sait, car le secrétaire général du *Bon Marché*, un certain Karcher, lui a fourni en avril 1882 un tableau récapitulatif du développement de son magasin, en 1881 et 1882 : en vingt et un ans, celui-ci est passé de treize rayons à cinquante-six tandis que le *Bonheur des Dames* passera en cinq ans seulement de dix-neuf rayons à cinquante, de quatre cents employés à deux mille quatre cents, et de huit millions de chiffre d'affaires à cent millions. Mais son propos n'est pas tant de traduire fidèlement la régularité des courbes financières que de créer l'impression d'une mutation accélérée des structures économiques et des habitudes de vie, et d'orchestrer l'impression d'une société qui s'emballa.

Zola visita encore longuement, en février-mars 1882, les rayons du *Bon Marché*, du *Louvre* et de la *Place Clichy*. Il s'y familiarisa avec le métier et le vocabulaire des employés. Il interrogea les chefs de service. Il passa, comme devaient le faire Octave et son adjoint dans le chapitre II du roman, du sous-sol à la caisse centrale, des réserves au bureau du contrôle, du poste des pompiers au buffet public, du service des expéditions aux cuisines et jusqu'aux chambres des vendeuses. Il étudia le mécanisme de la guelte et les théories de la vente : l'entassement des marchandises en un seul point, l'article de la saison, la marque en chiffres connus. Sa femme compila pour lui d'anciens catalogues. Vers la même époque, il composa le premier plan détaillé du roman. En avril et mai 1882, celui-ci s'enrichit de nombreux ajouts, bénéficiant des documents communiqués par Karcher, et par un directeur associé du *Louvre*, Fèvre : livres de vente, marques de fabrique, prix des marchandises, composition du personnel, etc. Zola avait constitué deux dossiers sur le *Bon Marché* et sur le *Louvre*. Des notes sur le *Bon Marché* sont issues les promenades de Mouret à travers son magasin, aux chapitres II et XII. Pour le travail et la vie quotidienne des vendeurs et des vendeuses, ses informateurs furent Beauchamp, ancien chef de comptoir au *Louvre*, Carbonnaux, chef de rayon au *Bon Marché*, et Mlle Dulit, employée du magasin *Saint-Joseph*. Beauchamp et Carbonnaux décrivaient le langage, les distractions, les mœurs, les conditions d'embauche, les procédés de vente. Mlle Dulit dépeignait, dans une lumière douloureuse, le sort des demoiselles de magasin. Ils y ajoutaient quelques médisances sur la vie privée des fondateurs : Hériot et Chauchard, au *Louvre*, Boucicaut, au *Bon Marché*, Jaluzot, au *Printemps*, Larivière, au *Coin de rue*. Cette copieuse documentation, qui associait, pour une sorte d'ethnographie des grands magasins, l'observation personnelle du romancier et le témoignage de ses informateurs, se compléta d'un dossier non moins abondant sur les marchandises et sur l'infrastructure matérielle. L'architecte Frantz Jourdain, le 14 mars 1882, lui communiqua une étude pour la construction type d'un grand magasin. Pendant toute la période de rédaction, ses collaborateurs bénévoles continuèrent à le renseigner. C'était la première fois que Zola bénéficiait d'une documentation aussi diverse, aussi dévouée et aussi fouillée.

LA RÉDACTION ET LA PUBLICATION

Zola commence à écrire le 28 mai 1882. Il avait prévu huit mois de rédaction, « huit mois, disait-il à Edmond de Goncourt, pendant lesquels il faut soulever tout un monde ». Un second plan détaillé, comme à l'habitude, s'était ajouté au plan général et au premier plan détaillé, et servait de guide, séquence par séquence, plan par plan (au sens cinématographique du terme), pour la rédaction. *Au Bonheur des Dames* est plus long que les romans antérieurs. Zola y donne libre cours à son goût des images symboliques. Chacune des sections du plan explose en amplifications descriptives, en

dialogues, en scènes à faire, en pages ambiguës où se concurrencent l'illusion du réel et la charge métaphorique. Le magasin devient une machine à vapeur, un bateau, une mécanique en perpétuelle surchauffe ; parfois, il se transforme en champ de bataille. Mouret est tout à la fois le capitaine à la barre, surveillant d'en haut les flots de clientes et le mouvement de l'or dans ses caisses, et le général en chef, qui campe, au soir des batailles gagnées, sur des monceaux de tissus « massacrés ». Le 16 juin, Zola écrivait à Céard : « Encore un livre tour de force... Au demeurant, je suis satisfait. »

Déjà, on attendait son livre. Il y travaillait trois heures et demie tous les matins, posément. Cette régularité le protégeait contre le doute, qui l'assaillait de temps à autre. « Il y a trop de vente de toile et de coton », avait-il dit à ses amis Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet et Georges Charpentier, le 6 juillet. Et il avait laissé échapper : « Au fond, je ne ferai plus jamais un roman qui remuera comme *L'Assommoir*, un roman qui se vendra comme *Nana* ! » Les Zola restèrent à Médan tout l'été de 1882. En octobre, Zola dut prendre quelques jours de repos. Il avait promis *Au Bonheur des Dames* au *Gil Blas*, pour le 10 décembre. « Quelle chose lourde qu'une plume. Il me faudrait pouvoir vivre deux ou trois ans en imbécile, pour me refaire une force » (lettre à Céard, 25 octobre 1882). Mais il tint parole, à quelques jours près. Le 16 décembre, le *Gil Blas* fit paraître un article sur « les femmes d'Émile Zola » ; il s'agissait bien entendu de ses héroïnes, présentées dans un style aussi provocant que le permettaient les usages : « Nana, la folle Nana, le plaisir fait chair, la fille du diable, aux caresses brûlantes comme des flammes d'enfer... etc., etc. » Il fallait appâter la clientèle, même si *Au Bonheur des Dames* était écrit dans une tout autre note. Aussi bien, Zola n'avait cure de la légende et des stéréotypes qui déjà l'emprisonnaient. Le premier feuilleton parut le 17 décembre. La dernière ligne du roman fut écrite le 25 janvier 1883. La publication en feuilleton se poursuivit jusqu'au 1^{er} mars. Le lendemain, l'éditeur Charpentier mettait le livre en vente, à soixante mille exemplaires.

Huysmans envoya à Zola une lettre longue et admirative. Était-il sincère ? Il s'exprimait en tout cas en connaisseur, et en critique à la plume artiste :

C'était le diable que de représenter ce magasin toujours en ébullition, sans répéter ses effets, et je sentais, chaque fois, un casse-cou, avec l'étonnement de le voir toujours évité. C'est égal, il a fallu une habileté vraiment extraordinaire pour conduire cette progression du déballage jusqu'à l'incendie final du blanc, un feu d'artifice, un éblouissement singulier qui fait comme une apothéose de féerie sur les ruines du quartier en cendre... En somme, je n'en suis nullement surpris car je l'attendais – c'est plein d'un puissant souffle.

La presse réserva à l'œuvre un accueil favorable – mais pour des raisons qui, par exception, rangeaient Zola dans un camp où il ne pouvait guère se complaire. On louait en effet la délicatesse et la grâce de ses descriptions, l'honnêteté de ses travailleurs acharnés à la besogne, la sérénité de sa philosophie, le caractère attendrissant du

dénouement. C'était le coup de pied de l'âne... ou l'illusion que l'heure était venue de récupérer l'auteur des *Rougon-Macquart* pour la société bien-pensante. On ne voulait retenir que l'ingénuité de l'intrigue et la courte vue de l'optimisme philosophique, et l'on s'efforçait de ne pas voir, selon les mots d'Édouard Drumont, « les misères, les douleurs cachées sous ce luxe bruyant ». De nos jours, Henri Guillemin, admirateur à peu près inconditionnel de Zola, n'est cependant pas tendre pour le finale d'*Au Bonheur des Dames* :

C'est le couronnement du négoce sous sa forme la plus élémentaire, et la plus basse, du Profit ; c'est le tas d'or, ruisselant sur la table d'Octave Mouret, c'est la victoire d'une habileté tactique hors de pair dans l'art d'appâter la clientèle, au service d'un appétit furieux et que rien ne comble et la fille sage et pauvre devient tout à coup la femme du patron – récompense de la vertu ; sa belle petite âme, éprise de bienfaisance, achèvera de décorer d'un badigeon paternaliste le capitalisme triomphant (Présentation des Rougon-Macquart, Gallimard).

Et pourtant *Germinal* n'est qu'à deux ans de là... Il y aurait d'ailleurs lieu de s'interroger plus profondément sur le sens de ce finale, et de se demander si le triomphe apparent de Denise – son mariage avec Octave – n'est pas le signe le plus éclatant du caractère inéluctable de l'aliénation féminine dans la société de libre entreprise et de profit – à moins que dans un sens, somme toute inverse, on n'y voie un apologue sur le danger mortel que court l'homme d'action et de création devant les séductions de l'éros féminin. Octave trouvera en Denise – la maternelle Denise – une mère autant qu'une épouse ; faut-il désormais donner très cher de sa volonté de puissance ? À y regarder de près, les dernières pages de ce roman ne sont pas aussi limpides et angéliques qu'il y paraît.

1. M. Philippe Lejeune, auteur du *Pacte autobiographique* et de *Je est un autre* (Seuil), a édité les mémoires de son arrière-grand-père, Pierre Lejeune, qui a raconté ses expériences de « calicot » dans de nombreux magasins de nouveautés pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est là un témoignage vécu sur le monde qu'évoque *Au Bonheur des Dames*.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. MANUSCRITS

Le dossier préparatoire et les manuscrits d'*Au Bonheur des Dames* sont conservés au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, Nouvelles acquisitions françaises 10275 et 10276 (manuscrits) et 10277 et 10278 (dossier préparatoire). Le dossier préparatoire a été reproduit et transcrit dans *La Fabrique des Rougon-Macquart*, édition de Colette Becker avec la collaboration de Véronique Lavielle, vol. IV, Champion, 2009.

II. FEUILLETON

Au Bonheur des Dames a paru en feuilleton dans le *Gil Blas*, du 17 décembre 1882 au 1^{er} mars 1883, en 75 livraisons.

III. PRINCIPALES ÉDITIONS D'AU BONHEUR DES DAMES

1. *Édition originale*

Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, Charpentier, 1883 ; édition mise en vente le 2 mars 1883, enregistrée dans la *Bibliographie de la France* le 17 mars 1883, n^o 2795.

2. *Principales éditions modernes*

Au Bonheur des Dames, notes et commentaires de Maurice Le Blond, F. Bernouard, 1928.

- Au Bonheur des Dames*, dans Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, t. III, étude, notes et choix de variantes d'Henri Mitterand, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964 [l'édition de référence].
- Au Bonheur des Dames*, dans Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, préface d'Henri Guillemin, Lausanne, Éd. Rencontre, 1961 [préface reprise dans *Présentation des Rougon-Macquart*, Gallimard, « Blanche », 1964, p. 199-216].
- Au Bonheur des Dames*, dans Émile Zola, *Œuvres complètes*, t. IV, préface de Jean Mistler, notice et notes d'Henri Mitterand, Cercle du Livre précieux, Claude Tchou éditeur, 1967.
- Au Bonheur des Dames*, dans Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, t. IV, édition établie par Pierre Cogny, préface de Jean-Claude Le Blond, Seuil, « L'Intégrale », 1969.
- Au Bonheur des Dames*, édition de Sophie Guermès, Hachette, Le Livre de Poche, 1971.
- Au Bonheur des Dames*, dans Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, t. III, édition établie par Colette Becker, Robert Laffont, « Bouquins », 1992.
- Au Bonheur des Dames*, présentation par Marie-Ange Voisin-Fougère, Flammarion, « GF », 1999.

IV. ÉTUDES À CONSULTER

1. *Études générales sur Émile Zola*

- ROBERT, Guy, *Émile Zola, principes et caractères généraux de son œuvre*, Les Belles Lettres, 1952.
- BORIE, Jean, *Zola et les Mythes, ou De la nausée au salut*, Seuil, 1971.
- RIPOLL, Roger, *Réalité et mythe chez Zola*, diffusion Champion, 1981, 2 vol.
- MITTERAND, Henri, *Zola*, Fayard, 1999-2002, 3 vol. [la biographie de référence].

2. *Sur les grands magasins*

- AVENEL, Georges (d'), « Le mécanisme de la vie moderne. Les grands magasins », dans *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1894.
- MARREY, Bernard, *Les Grands Magasins : des origines à 1939*, Picard, 1979.
- On pourra aussi consulter les notes prises par Zola pour la préparation d'*Au Bonheur des Dames*, publiées par Henri Mitterand dans *Émile Zola, Carnets d'enquêtes*, Plon, « Terre humaine », 1987, p. 146-233.

3. *Études sur Au Bonheur des Dames*

BECKER, Colette et GAILLARD, Jeanne, *Au Bonheur des Dames*, Hatier, « Profil d'une œuvre », 1999.

CNOCKAERT, Véronique, *Au Bonheur des Dames d'Émile Zola*, Gallimard, « Foliothèque », 2007.

4. *Articles portant sur Au Bonheur des Dames*

BOUVIER-AJAM, Maurice, « Zola et les magasins de nouveautés », dans *Europe*, avril-mai 1968, p. 47-54.

JULLIEN, Dominique, « Cendrillon au grand magasin. *Au Bonheur des Dames* et *Le Rêve* », dans *Les Cahiers naturalistes*, n^o 67, 1993, p. 97-105.

KAHANOV, Alfred, « Une icône dans l'œuvre de Zola : le portrait de Mme Hédouin dans *Au Bonheur des Dames* », dans *Les Cahiers naturalistes*, n^o 69, 1995, p. 127-138.

NELSON, Brian, « Désir et consommation dans *Au Bonheur des Dames* », dans *Les Cahiers naturalistes*, n^o 70, 1996, p. 19-34.

CASTRO, Chantal-Sophie, « Le vêtement dans *Pot-Bouille* et *Au Bonheur des Dames* : de l'art de la séduction à la manipulation », dans *L'Écriture au féminin chez Zola et dans la fiction naturaliste*, Éd. Anna Gural-Migdal, Peter Lang, Berne, 2003, p. 145-167.

RIVOAL, Haude, « Femmes, commerce(s) et capitalisme dans *Au Bonheur des Dames* », dans *Les Cahiers naturalistes*, n^o 87, 2013, p. 239-251.

NOTES

1. Boucicaut, a noté Zola, avait toujours poussé *ses employés à placer leur argent chez lui*, à 6 % l'intérêt.

2. *Une vie d'hôtel et de table d'hôte enfin !* : dans l'article du *Figaro* du 23 mars 1881, cité dans la Notice, on pouvait lire : « Certes, l'employé et l'employée peuvent être mariés – quelques-uns le sont. Mais, en dehors du dimanche, où est la vie commune ? »

3. Louis Desprez, jeune romancier et critique naturaliste (qui mourra à vingt-quatre ans en 1885), écrivait à Zola, le 4 mars 1883 : « Quant au *Vieil Elbeuf*, je le trouve trop 1820, trop moisi, trop vieillot, trop lugubre. Le petit commerce de nos jours a obéi dans une certaine mesure à l'impulsion du grand ; il est très loin de la cambuse de Balzac. » Le nombre des patentes avait augmenté, de 1860 à 1870, et la part des grands magasins était plus modeste que ne le laissent penser les destinées respectives du *Vieil Elbeuf* et du *Bonheur des Dames*.

4. *Comme s'il eût passé dix heures au lit* : ce détail est emprunté aux *Notes Beauchamp* : « Hériot et Chauchard (fondateurs du *Louvre*) faisaient largement la noce, ils passaient la nuit, mais Hériot était là à 7 h ½ quand même. »

5. La carrière et les initiatives d'Octave Mouret rappellent celles de Boucicaut, qui avait fondé le succès du *Bon Marché* sur de nouveaux procédés de vente : concentration des marchandises les plus diverses en un lieu unique, entrée libre, exposition des marchandises, vente à prix marqué et à petit bénéfice, rapidité de rotation du capital, publicité, « rendus » et « guelte ». — Mais les relations mutuelles de Mouret et de Bourdoncle semblent plutôt inspirées de celles d'Hériot et de Chauchard, si l'on se réfère aux *Notes Beauchamp* : « Ils s'étaient distribué la surveillance, la direction des comptoirs. Hériot était la grande intelligence. Il dominait. Tempérament peloteur, se faisait raconter tout ce qui se passait, chargeant toujours Chauchard de mettre à la porte. »

6. Toutes les indications relatives à la guelte, au bureau du contrôle, au bureau de réception, sont issues des notes que Zola a prises sur le *Bon Marché*.

7. Le personnage de *Bouthemont* est sorti de l'article de Jean Richepin, qui évoque le fils de boutiquier devenu commis de grand magasin, par « ambition d'un horizon plus large que celui de leurs pères ».

8. De manière générale, Zola est demeuré fidèle aux informations qui lui ont été communiquées dans les magasins qu'il a visités. Comme son enquête date de février-mars 1882 et que l'action du roman est censée se passer entre 1864 et 1869 (Zola, des plans au texte, a gommé les millésimes), cette fidélité peut être source d'anachronismes.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Jeanne Gaillard

AU BONHEUR DES DAMES

Chapitre I
Chapitre II

DOSSIER

Vie d'Émile Zola
Notice
Bibliographie sélective
Notes

Édition dérivée de la Bibliothèque de la Pléiade.

© *Éditions Gallimard*, 1980 ;
2024, pour l'édition révisée.

Couverture : Affiche publicitaire, 1910 (détail)
© *Archives Le Bon Marché Rive Gauche*.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

Émile Zola

LES ROUGON-MACQUART

Au Bonheur des Dames

Le Second Empire vise à faire de Paris la capitale de la mode et du luxe. Les boutiques du Paris ancien laissent place aux grands magasins, dans le voisinage des boulevards et de la gare Saint-Lazare. La nouvelle architecture illustre l'évolution des goûts : on entre dans le royaume de l'illusion. Octave Mouret, directeur du *Bonheur des Dames*, se lance dans le nouveau commerce.

L'exploit du romancier est d'avoir transformé un épisode de notre histoire économique en aventure romanesque et en intrigue amoureuse. Mais le magasin est construit sur un cadavre ensanglanté, et l'argent corrompt tout. Pour Zola, la réussite du grand magasin s'explique par la vanité des bourgeoises et le règne du paraître. Il nous décrit la fin d'un monde et la naissance d'un autre : Paris, incarné ici dans l'un de ses mythes principaux, devient l'exemple de la cité moderne.

Texte intégral

*« On vend ce qu'on veut, lorsqu'on sait vendre !
Notre triomphe est là. »*

Cette édition électronique du livre
Au Bonheur des Dames d'Émile Zola
a été réalisée le 17 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073071699 - Numéro d'édition : 633676).
Code produit : Q07205 - ISBN : 9782073071712.
Numéro d'édition : 633678.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo